ARTHUR MELANSON, ptre

RETOUR A LA TERRE

Homme des champs, redresse-toi dans la fierté de ta vie saine et féconde; aime tes prairies et tes champs, tes bois et tes haies, tes collines et tes vallées. Eleve ton âme vers Celui qui a fait tout cela, qui a fécondé ta terre et qui la bénira davantage quand tu sauras le prier, le servir et l'aimer...

B. DE BOURG.

MONTREAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN Limitée
79, rue Saint-Jacques, 79

Nihil obstat,

L. N. DUGAL, Censor dioc.

Imprimatur:

Chatham, N. B., die 5 Octobris 1916.

† T. F. BARRY.

ERRATA

Page 29, 3e phrase, retranchez les guillemets et lisez : Le travail de la terre, en effet, que fait-il sinon faire éclore les germes de fécondité que le Créateur a déposés dans le sol. *Annulez le reste de cette phrase.*

Page 63, 17e ligne, au lieu de *croissement* des races, lisez *croisement.*

Page 122, 8e ligne, lisez Mgr T. F. Barry qui était alors curé de *Dalhousie.*

RETOUR A LA TERRE

ARTHUR MELANSON, ptre

RETOUR A LA TERRE

Homme des champs, redresse-toi dans la fierté de ta vie saine et féconde; aime tes prairies et tes champs, tes bois et tes haies, tes collines et tes vallées. Elève ton âme vers Celui qui a fait tout cela, qui a fécondé ta terre et qui la bénira davantage quand tu sauras le prier, le servir et l'aimer...

B. DE BOURG.

MONTREAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN Limitée
79, rue Saint-Jacques, 79

S 522
C3
M44

Droits réservés, Canada, 1916.

LETTRE DE M. L'ABBÉ A. COUILLARD DESPRES
PRESIDENT DU COMITE DU MONUMENT
DE LOUIS HEBERT

A monsieur l'abbé ARTHUR MELANSON, ptre

Curé de Balmoral, N. B.

Mon cher ami,

Vous me demandez de vous écrire une lettre pour le travail intéressant et vraiment utile que vous vous proposez de publier prochainement. Il m'est particulièrement agréable de me rendre à ce désir que vous me manifestez. Les anciennes relations amicales qui nous ont unis durant les jours si heureux de notre séminaire, la communion d'idées que nous avons eue m'y détermineraient assurément, mais laissez-moi vous dire qu'après avoir pris connaissance de votre opuscule, je m'y sens plus porté encore, car vous faites une œuvre patriotique.

Si celui qui fait pousser deux épis de blé où il n'en poussait qu'un seul, est, au dire du roi Henri IV, un bienfaiteur de l'humanité, il mérite ce titre en effet celui qui, comme vous, s'occupe avec tant d'ardeur à promouvoir la cause de la colonisation.

Que de belles et bonnes choses vous dites à la *jeunesse* de votre chère Acadie ! Que de conseils pratiques pour les pères tout autant que pour les

fils se trouvent renfermés dans ces pages ! Ces leçons belles et bonnes vous les donnez sans détour, dans un style simple, à la portée de ceux que vous voulez prêcher, elles seront mieux comprises et peut-être plus écoutées. On sent que vous aimez à faire le bonheur de ces chers jeunes gens que vous voulez convaincre. Votre bon cœur sait, fort à propos, faire oublier les reproches, mérités certes, que le devoir vous oblige d'adresser aux agriculteurs négligents.

Je fais des vœux pour que cet opuscule se répande non seulement chez vous, mais encore dans notre belle Province. Nos agriculteurs y trouveront aussi des choses utiles et pratiques.

Continuez à travailler à l'œuvre si patriotique de la colonisation. C'est, comme vous le dites en maints endroits, l'œuvre par excellence. L'avenir de notre race dépend du soin que nous aurons apporté à prendre possession des terres fertiles que la Providence a mises à notre disposition.

Puissiez-vous déterminer une foule de nos familles à aller chez vous se gagner des lots dans les endroits que vous voulez bien nous faire connaître, dans le beau comté de Ristigouche, dont vous nous racontez la jeune histoire. Comme vous aussi, je fais des vœux pour que notre vieille Province, *qui se souvient,* fasse de plus grands efforts pour vous aider à développer vos contrées si avantageusement situées et si voisines de nous.

Laissez-moi, mon cher ami, vous féliciter, et vous souhaiter tout le succès que vous méritez. C'est le grain de senevé que vous jetez en terre; il germera, j'en ai la conviction, et la Providence vous permettra de voir la moisson.

Vous avez bien voulu consacrer quelques pages à la mémoire de Louis Hébert, le premier colon acadien et canadien, je vous en suis reconnaissant. Je ne doute pas, qu'au jour de l'inauguration de son monument, — ce qui ne saurait longtemps tarder — l'ancienne Acadie ne soit représentée par quelques-uns de ses enfants, qui viendront témoigner de leur reconnaissance envers celui qui, le premier, quitta la France pour venir sur nos bords donner naissance à une colonie et *peuplade* chrétienne.

Avec mes vœux de succès et mes félicitations, recevez, mon cher ami, l'assurance de mon inaltérable amitié.

J'ai l'honneur d'être, mon cher ami,

Votre bien dévoué en N.-S.,

A. COUILLARD DESPRÉS, ptre.

Saint-Ours-sur-Richelieu, le 1er mai 1916.

L'Agriculture fait l'homme grand

feu Mgr M.-F. Richard, P. D.

DEDICACE

AUX JEUNES GENS DE MON PAYS

La terre qui meurt, faute de bras, a ému tous ceux que préoccupe l'avenir agricole, industriel et commercial de notre pays. De toute part, on s'inquiète en présence de cet abandon du sol que l'on remarque chez la jeunesse de notre époque. Comme bien d'autres, j'ai cherché la cause de ce mal. Elle est multiple, mais on peut la résumer en général, dans la mésestime trop prononcée que l'on rencontre au foyer de la famille pour cette carrière.

Ce petit livre que j'aime à intituler le *Retour à la terre* a été écrit pour vous, mes jeunes amis. Je le mets entre vos mains dans l'espoir qu'il servira à vous faire comprendre la noblesse de l'agriculture, ainsi que les mérites et les avantages que l'on trouve dans la culture du sol. En le lisant attentivement vous estimerez plus encore votre vocation, vous vous sentirez plus fiers de la grandeur de votre mission. Puissiez-vous vous convaincre de plus en plus que la vie simple, modeste, calme et paisible de l'agriculteur, exempte d'ambitions malsaines

comme de vains plaisirs, est encore, de nos jours, celle qui mérite le plus d'être vécue, et qui donne la plus grande somme de bonheur ici-bas.

Quelques-uns d'entre vous trouveront ça et là, dans ces pages, des conseils que je leur ai maintes fois donnés, dans les missions des *chantiers*. Au risque de paraître importun, j'ose les rééditer, convaincu que je suis qu'ils leur rappelleront les agréables moments que j'ai passés avec eux dans la belle forêt de Ristigouche, où, durant l'hiver, il m'était donné d'aller les entretenir de Dieu... et de la terre que nous devons avoir à cœur de coloniser si nous voulons devenir un peuple fort et heureux.

CHAPITRE I

Honneur à Louis Hébert, le premier colon de la Nouvelle-France

C'est en 1617, dans la vieille cité de Québec, berceau de toutes les nobles entreprises et aujourd'hui panthéon des gloires les plus pures de nos frères les Canadiens, qu'on érigera un monument au premier colon, à côté de celui des Laval et des Champlain. Tout l'honneur de cette noble initiative revient de droit à M. l'abbé Azarie Couillard Després, descendant de ce pionnier de la première heure. Digne fils de ses aïeux à la fois seigneurs et défricheurs, il a continué courageusement les traditions de sa famille, dans un autre champ d'action, il est vrai, mais non moins pénible: dans les vieux bouquins, les archives poussiéreuses, les documents rongés par le temps ou brunis par les années.

Déjà au séminaire de Montréal, à titre d'intime, (O murs silencieux de St-Sulpice! dirai-je votre secret?) il me fut donné de lire à la porte de la cellule de l'infatigable abbé, la préface d'un livre, qui était alors à l'état d'embryon. Ce livre était l'histoire de la première famille française au Canada, de cette vaillante famille canadienne, qui eut pour chef l'apothicaire parisien, Louis Hébert.

Il fut publié en 1906. Depuis ce temps, M. l'abbé Couillard Després a publié d'autres ouvrages qui furent également appréciés du public : *l'Histoire des Seigneurs de la Rivière du Sud et leurs alliés acadiens et canadiens; Louis Hébert et sa famille,* et dernièrement encore l'*Histoire de la famille et de la seigneurie de Saint-Ours.*

Si, de nos jours, la mémoire du pionnier de l'agriculture au Canada est si vivace, c'est à M. l'abbé Couillard Després qu'en revient le mérite, et je ne crains pas d'ajouter que l'œuvre du monument Hébert sera réalisée grâce à ses généreux efforts.

Nous, fils de la vieille Acadie, ne pouvons rester indifférents à ce mouvement patriotique. Car Louis Hébert, avant de devenir le premier colon de Québec, foula d'abord notre sol, en 1604, et l'Acadie eut l'honneur de recevoir ses premiers travaux de colonisation.

Il amena sa famille à Port-Royal, et y passa plusieurs années dans le but bien arrêté de s'y établir. Tout porte à croire qu'il y serait demeuré définitivement si les événements que nous connaissons n'étaient venus modifier ses plans. En 1613, Samuel Argall, sous-gouverneur de la Virginie, s'empara de l'Acadie. Port-Royal fut détruit. Les colons durent retourner en France. Quelques-uns, au nombre desquels se trouvaient MM. de Biencourt et Charles-Amador de Latour, vécurent avec

les sauvages. Entre-temps, M. de Champlain avait fondé Québec en 1608. Il demandait des défricheurs, mais n'en pouvait trouver. Au reste la Compagnie des Marchands empêchait la venue des colons sur les bords du grand fleuve. En 1617, Louis Hébert, l'apothicaire parisien, abandonna son pays pour se vouer à l'œuvre de la colonisation. Quelqu'un a dit : "Lorsque vous rencontrez un colon, découvrez-vous, c'est un conquérant qui passe." Louis Hébert fut le premier conquérant de nos forêts vierges. Avec toute l'énergie de son âme et toute la force de ses bras il s'attaqua aux arbres géants et il en eut raison. Bientôt la terre défrichée et débarrassée, put recevoir le premier blé apporté de la terre normande, qui devait germer et mûrir en cette terre fertile du Canada. A l'automne, Hébert recueillit la première moisson.

Durant dix ans, il travailla sans relâche au défrichement de ses terres, que le roi lui avait accordées en récompense de ses efforts, à titre de fief noble et seigneurie.

Louis Hébrt mourut le 25 janvier 1627. Il laissait à sa famille et à ses descendants avec l'amour sacré du travail, l'attachement à sa Patrie d'adoption. (1)

---

(1) "La première famille française au Canada", l'abbé A. Couillard Després (1907). "Louis Hébert et sa famille, (1912)," par le même.

Afin de payer la dette de reconnaissance que la race canadienne a contractée envers l'humble apothicaire-laboureur, un comité, dont M. l'abbé Couillard Després est le président, a été formé, dans le but de lui ériger une statue. Le dévoilement donnera lieu à des fêtes splendides. L'Acadie, espérons-le, y enverra quelques-uns de ses enfants. Car c'est bien une fête de famille que l'on se prépare à célébrer. C'est la fête du Père de toute cette génération de colons et d'agriculteurs dont s'honore, avec raison, la nation canadienne et acadienne. Je dirai davantage: L'érection de ce monument sera le triomphe et la glorification, devant les hommes, de ces nombreux héros obscurs et cachés mais dont la vie, comme les œuvres, doit rester pour nous impérissable et sacrée... Ce sera, si vous le voulez bien, comme la Toussaint de nos ancêtres et de nos aïeux, dans la reconnaissance de leur mérite et dans la glorification de leurs labeurs sur cette terre de Québec et de l'Acadie... Puisse ce jour-là être pour nous, en retour, un redoublement d'ardeur et de sainte ambition dans cette noble tâche de la colonisation, en dépit des obstacles rencontrés sur la route, nous souvenant avec Montalembert de cette parole, dont Louis Hébert nous donne aujourd'hui une si vivante illustration : *L'avenir est aux hommes persévérants avec Dieu dans la foi.*

CHAPITRE II

Colonisons. — Le besoin de l'heure

Chaque époque a ses dangers et ses besoins. Pour la nôtre, avec la génération qui grandit, le danger, c'est la désertion de la terre; le besoin, c'est la colonisation. La prospérité d'un peuple dans l'accroissement de sa population, ne sera durable qu'autant qu'elle ira de pair avec le développement des campagnes et qu'elle s'appuiera sur le travail de la terre. Rien n'est plus facile à comprendre. Le colon prend possession du sol, agrandit son domaine, et partant, le patrimoine national; il fait donc la conquête du pays jusque-là b[illegible], conquête lente, pacifique, mais réelle et patri[illegible].

N'est-ce pas ce qu'ont fait nos pères après la dispersion ? Ils sont revenus, les uns après les autres, à travers l'épaisse forêt, en suivant les rivières ou les régions montagneuses, et ils ont repris courageusement la terre dont l'ennemi les avait injustement dépouillés. Cette terre, ils en redevinrent les possesseurs, ils en ont complété le défrichement, et aujourd'hui nous aimons à saluer avec orgueil ces braves pionniers qui conquirent deux fois le même sol. Leurs descendants ont perfectionné l'œuvre; par leur énergie et leurs vertus civiques, ils ont vu renaître l'Acadie des anciens jours, et

ils ont légué à la génération actuelle l'exemple de la souffrance noblement supportée, comme celui de la culture du sol, qui apporte avec lui la richesse et le bonheur domestique, aussi bien que la prédominance sur les peuples qui se livrent uniquement au commerce ou à l'industrie.

Colonisons ! Voilà le mot qui convient à notre époque; il faut le répéter bien haut, car nombre de nos jeunes gens oubliant que la colonisation fera le salut de la race, n'ont plus le culte de la terre paternelle, encore moins entreprendront-ils le défrichement d'une nouvelle concession; ils croiraient faire preuve non seulement de vertu mais encore d'héroïsme.

Il y a donc là toute une éducation à faire dans les esprits. Que nos colons soient mieux avertis de la valeur de leur existence, de la dignité et de la noblesse de leur tâche, de l'œuvre éminemment catholique et patriotique à laquelle ils consacrent l'énergie de leur âme et la force de leurs bras ; alors la colonisation et l'agriculture recevront plus de respect et d'estime, et partant, plus d'encouragement.

Instruire et éclairer l'agriculteur sur sa vie et son œuvre, lui montrer la large part d'honneur et de mérite qu'il a droit de prendre dans l'échelle sociale, telle est, il me semble, la tâche de l'heure actuelle; tel me paraît être le besoin du moment.

CHAPITRE III

L'AGRICULTURE

Sa dignité, ses mérites

On peut juger d'une œuvre par son origine, par son auteur, par les fins qu'il s'est proposées en l'établissant. Pour trouver l'origine de l'agriculture, il faut remonter à l'origine même du monde. L'une est aussi vieille que l'autre. Son auteur direct et immédiat, c'est Dieu; ses fins sont de coucourir aux desseins même de Dieu, à savoir: à la conservation du monde, au prolongement, si vous le voulez, de la création.

Nous lisons, en effet, dans les Saintes Ecritures, que Dieu plaça l'homme dans le Paradis terrestre pour qu'il le "travaillât et le gardât". (1) Travailler et garder la terre, telle est la mission que Dieu vient de confier à l'homme. Cette mission loin de lui être à charge ne devait lui procurer qu'une occupation pleine de charmes et de joies. L'homme brisa les plans de la création par le péché, mais Dieu ne changea pas la loi du travail. L'obligation de travailler et de garder la terre demeure, la condition dans laquelle ce travail devra

---

(1) Gen. II-15.

s'accomplir est seule changée. Il sera désormais accompagné de peines et de fatigues comme moyen de réparation et de réhabilitation. "Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front... La terre ne produira plus que des ronces et des épines." (2) Deux vérités ici se dégagent. La première, c'est que la fécondité de la terre promise à l'homme avant son péché, n'est pas retirée après sa chute. Elle s'opérera seulement dans des conditions différentes... : à la sueur de son front. La seconde, c'est que le travail de la terre, n'est pas, comme on peut le croire de prime abord, la conséquence malheureuse du péché, puisque celui-ci préexistait à la chute de notre premier père, mais les fatigues et les peines qui l'accompagnent en sont seules les résultats naturels et immédiats.

Pendant que toutes les professions tirent leur existence des besoins de la société humaine, des hommes par conséquent, l'agriculteur seul, avec le prêtre de Dieu, reçoit la sienne des mains du Créateur. L'un et l'autre deviennent, par le choix spécial de sa Divine Providence, ses coopérateurs dans la conservation du monde; le premier produit et conserve la vie matérielle dans les corps, le second donne et fortifie la vie spirituelle dans les âmes. Tous les deux, à la sueur de leur front, sèment et arrosent, dans le champ confié à leur sollicitude; mais c'est Dieu qui donne à leur travail l'accrois-

(2) Gen. 11-17-18.

sement qui s'en va ensuite, comme une source débordante de vigueur et de vie, se répandre de tous côtés, dans tous les rangs de la société... Voilà pourquoi tous les regards sont tournés vers eux de qui seuls les hommes attendent salut et bonheur.

Si le réel mérite est de se rendre utile ici-bas, peut-il se concevoir utilité plus grande que celle qui contribue à nourrir le genre humain ? Voilà bien la mission de l'agriculteur qui puise dans le sol la sève de vie enfermée dans son sein pour la distribuer ensuite à ses frères. Un célèbre économiste a pu dire en toute sincérité cette belle parole bien propre à relever la mentalité de plusieurs : " J'estime que celui qui, par son travail fait pousser un brin d'herbe là où la terre était nue, est un bienfaiteur de l'humanité. Que dire donc de l'agriculteur qui recule la forêt, défriche une terre entière, et verse ensuite à pleine main le blé qui nourrit et qui soutient ? Que dire surtout de ceux qui s'enfoncent dans les bois, qui s'attaquent généreusement à ces grands arbres, vrais géants indélogeables, au front altier, au torse robuste et vigoureux, dont le faîte touche presque jusqu'aux nues et dont les racines s'enfoncent dans le sol à plusieurs pieds de profondeur, — et qui par leur force d'âme, leur patience et leur courage, font surgir, comme par enchantement, de toutes ces forêts sauvages, de belles et florissantes paroisses où le saint nom de Dieu est béni et adoré ?

Ah! ceux-là, pouvons-nous dire, avec plus de justesse encore que ce célèbre économiste, sont les vrais bienfaiteurs de l'humanité, de nobles héros et les dignes enfants de l'Eglise et de la Patrie.

Voilà la noblesse, voilà le mérite de l'agriculteur ! ! Puisse-t-il s'en convaincre ! ! Il aura alors une idée plus vraie de sa noble profession. Il l'exercera avec plus de respect et d'amour, et pourra ensuite, avec gloire et honneur, la transmettre à ses enfants comme le plus précieux héritage qu'il puisse, en mourant, leur laisser, avec le souvenir de ses vertus.

"Redressez donc vos reins et vos fronts accablés,
O mes frères, car, sauf la tâche de l'Apôtre,
Nulle ici-bas n'est plus auguste que la vôtre,
O collaborateurs de Dieu, — semeurs de blé !
Et, soyez fiers, mais bons, sans haine et sans envie.
Dieu vous aime et Dieu vous bénira, ô paysans ;
Et l'avenir, c'est vous, puisque vos reins puissants
Ont conservé la source auguste de la vie."

(Arsène Vermenouze). (1)

(1) Eloge de l'Agriculture, p. 28. Geo. Bellerive.

CHAPITRE IV

L'agriculture devant l'histoire

Dès l'âge le plus antique, on a pu se passer de bien des professions; on a pu vivre sans art, sans commerce, sans industrie, mais jamais sans l'agriculture; on a pu ignorer le besoin de toutes ces découvertes modernes qui couvrent aujourd'hui le monde, telles que la vapeur, l'électricité, le gaz et autres semblables, mais jamais on a pu ne pas admettre le besoin et la nécessité de l'agriculture, d'où nous pouvons dire que son histoire est de tous les temps et de tous les pays.

Les plus anciens peuples chez les païens, comme les Chaldéens, les Egyptiens et les vieux Romains, ont été des peuples guerriers sans doute, mais aussi des peuples laboureurs. On s'est plu à chanter, dans l'antiquité, les beautés et les gloires de l'agriculture. : Hésiode chez les Grecs, Virgile chez les Romains. L'histoire ancienne nous parle de ces admirables consuls Fabricius et Cincinnatus qui ne dédaignaient pas de prendre les mancherons de leur charrue après avoir triomphé, par l'épée, des ennemis de leur patrie. "C'est là, à la charrue, que Rome antique allait prendre ses premiers rois et ses premiers généraux, à tel point, nous dit Pline, que la terre ainsi travaillée par les mains

des empereurs eux-mêmes, semblait être heureuse et fière d'être labourée par une charrue ornée de lauriers victorieux et par un agriculteur qui avait remporté des triomphes." (1).

Chez le peuple de Dieu, l'agriculture n'était pas moins en honneur. Les premiers et les meilleurs d'entre eux ont été des agriculteurs: Adam, Abel, Seth, Noé, Abraham, Isaac et Jacob. Dieu lui-même fait des lois sur le partage de la terre qui est distribuée ensuite aux douze tribus d'Israël. Il semble faire un commandement nouveau à l'homme d'aimer et de travailler la terre. "Il donnera tout son cœur à remuer la terre et à dresser des sillons." (2) Il attache des bénédictions spéciales à ceux qui, fidèles au commandement du Seigneur, respecteront et aimeront la terre: Le Seigneur vous comblera de biens, dans toutes les œuvres de vos mains, dans tout ce qui naîtra de vos troupeaux, dans la fécondité de la terre et par une grande abondance en toutes choses" (3), tandis que ceux qui la méprisent seront privés de ses grâces. N'est-ce pas pour avoir méprisé la terre promise que ces malheureux Israélites s'en voient frustrés, par juste châtiment de Dieu, et condamnés ensuite à mourir dans le désert ? (4).

---

(1) Citation de l'abbé D. Pelletier, Eloges de l'Agriculture.
(2) Eccl. 38-27.
(3) Deut. XXX-9.
(4) Num. XIV-30-32.

Dieu semble faire le choix de ses élus, de préférence, dans les rangs de ces rudes travailleurs des champs. Un fait digne de remarque, c'est que la plupart des grands hommes du peuple de Dieu, choisis par Lui pour devenir les prophètes et les conducteurs de son peuple, ont été ou des agriculteurs ou des bergers.

Moïse, ce grand législateur de l'ancienne loi, n'a-t-il pas, pendant quarante ans conduit les brebis de Jéthro au pied du Mont Horeb avant de conduire ses frères à travers le désert...? Gédéon battait son blé, quand l'ange vint le marquer au front du titre de défenseur de sa patrie. Booz était occupé à moissonner, quand il fit la rencontre de Ruth, la glaneuse, avec sa belle-mère Noémie... Saül cherchait les ânesses de son père lorsque le prophète, sous l'inspiration de Dieu, le prit par la main pour l'asseoir sur le trône d'Israël. Quoi de plus touchant que la rencontre de Samuel et d'Israël le laboureur! Le prophète lui demande de faire passer devant lui chacun de ses fils pour y découvrir l'élu du Seigneur. Le choix tomba sur David... qui était alors à garder les troupeaux de son père... et, sur sa tête, le prophète plein de joie, verse l'huile sainte qui fait les pontifes et les rois.

Plus tard, sur le trône, le plus grand que jamais roi illustra, David n'oubliera jamais que Dieu vint

le prendre au milieu de ses brebis pour en faire le pasteur de son peuple... et sur sa harpe inspirée, il chantera l'hymne de la reconnaissance qui retentira dans tous les siècles à venir...

"Des hauteurs inaccessibles où habite Jéhovah, il veut bien abaisser ses regards sur les humbles d'ici-bas. Il les tire de la poussière, il les relève de leur fumier, pour en faire des princes, les princes de son peuple."

Qui peut nier encore, de nos jours, que Dieu ne jette un regard de prédilection sur ces humbles travailleurs de la terre, en tirant de leur rang le plus grand nombre de ses prêtres et de ses pontifes ? Je n'explique pas la chose; je ne fais que constater un fait vécu et qui se répète, sous nos yeux, à notre époque, plus fréquent que jamais.

L'Eglise encc ge et bénit ces nombreux ordres religieux tels que les Bénédictins, les Chartreux et les Trappistes dont la principale occupation est de chanter la gloire de Dieu et de labourer la terre. Des religieux, prêtres ou frères, s'honorent de leur sainte vocation et remercient Dieu, chaque jour, de leur lot et partage ici-bas. "Montalembert parle d'un moine agriculteur qui avait travaillé pendant vingt-deux ans à la culture de la terre. Il était issu d'une illustre famille et il avait décidé d'être employé à l'exploitation agricole du monastère. Ses rudes travaux n'empêchaient pas son assiduité aux

psalmodies de la nuit. Après vingt-deux ans de labeur ardu, il fut élu abbé de sa Communauté. Alors les habitants du village voisin s'emparèrent de sa charrue et la suspendirent dans leur église comme une relique. C'en était une, en effet, s'écrie Montalembert; noble et sainte relique d'une de ces vies de travail perpétuel et de perpétuelle vertu, dont l'exemple a heureusement exercé un plus fécond et plus durable empire que celui des plus fiers conquérants. Il me semble que nous la contemplerions tous avec émotion, si elle existait encore, cette charrue de moine, deux fois consacrée par la religion et le travail, par l'histoire et la vertu. Pour moi, je suis certain que je la baiserais aussi volontiers que l'épée de Charlemagne ou la plume de Bossuet." (1)

---

(1) Moines d'Occ., t. II, p. 456. Citation de l'abbé Ad. Michaud, L'Agriculture, p. 25.

CHAPITRE V

L'agriculture au point de vue économique

L'agriculture est la continuation, le prolongement de la création dans le monde. Rien n'est plus vrai. "Le travail de la terre, en effet, que fait-il sinon faire éclore les germes de fécondité que le Créateur a déposés dans le sol," et non pas "tirer *du néant* quelque chose qui n'existait pas auparavant." Voilà ce qui le distingue de tout autre travail soit industriel, soit commercial où tout s'opère sur des matières déjà existantes. C'est pour cette raison aussi que le travail de l'industrie ou du commerce, de lui-même, ne peut augmenter en rien la valeur réelle des choses... et de là la richesse d'un pays. Ce travail ne produit rien qui n'existe déjà; ce n'est donc pas ajouter aux biens d'une contrée. Si quelquefois il améliore la situation économique d'un pays, cette amélioration est-elle durable? Qu'on exploite la forêt, par exemple, la société en retirera un bénéfice quelconque. Et après? Tout est fini. Son œuvre aura duré le temps de son exploitation et c'est tout. Il en est de même de l'exploitation des mines de fer, de charbon, d'or ou d'argent ou de tout ce que vous voudrez. La terre seule reste inépuisable, pourvu qu'on veuille la travailler avec intelligence et persévérance.

La société pourra se plaindre d'avoir dans son sein trop de commerçants et d'industriels et même de professionnels. Est-ce que l'encombrement des professions libérales, dans certaines villes de notre pays, n'est pas déjà une véritable plaie ? Mais la société n'aura jamais à se plaindre d'avoir trop de cultivateurs; elle se félicitera, au contraire, de leur nombre toujours croissant et cela dans l'intérêt le plus cher de ses enfants et de l'humanité entière.

Tous les autres arts, soit libéraux, soit mécaniques, ne peuvent absolument rien non plus sans l'agriculture. S'ils existent, ils doivent leur existence première aux produits de la terre. L'industrie n'est-elle pas en réalité une modification des produits du sol ? Tandis que le commerce, qu'est-il autre chose, sinon l'échange ou la distribution de ces mêmes produits ? Pour utiliser la laine des brebis et le cuir des bestiaux, il faut créer les immenses usines des villes. Voilà l'industrie qui bat son plein. Le surplus des produits que l'on transporte à l'étranger, qui ne peut se suffire dans les choses nécessaires à la vie: voilà le commerce de ces vastes entrepôts, de ces superbes édifices, de ces manufactures gigantesques; de là, l'équipement de ces milliers de voiliers et de géants des mers qui sillonneront les océans en tous sens; de là, le sourd roulement des chars dans les vallées, le long des mers, des grands lacs; de là, en un mot, l'explica-

tion de toute cette effervescence d'activité d'un bout à l'autre du globe terrestre.

Dans tout ce va-et-vient, l'agriculture est le point d'où partent toutes les espérances de succès et d'avancement dans le progrès. Elle s'identifie avec toutes les entreprises et, sous cette influence magique, elle devient véritablement le thermomètre de la prospérité des peuples et des individus. Est-elle en hausse ? Tout s'ébranle, marche, court à merveille. Est-elle en baisse ? C'est le ralentissement et la paralysie partielle de toutes choses. Supprimez-la ? Ce serait la fin et la mort de tout et de tous.

Pour l'individu, le travail de la terre est l'aisance, sinon la richesse certaine et assurée. Rares sont les millionnaires dans la classe agricole; mais plus rares encore, proportion gardée avec les autres classes de la société, sont les pauvres et les déshérités des biens de ce monde. En moyenne générale, comparée aux autres carrières, la carrière agricole n'est-elle pas celle qui fournit les gens les plus riches en biens réels et solides ? Leurs biens sont à l'abri des revers de fortune, des traîtresses banqueroutes, des voleurs audacieux et des feux dévastateurs; leur petite fortune est stable et solide sous leurs pieds, comme leur terre elle-même.

Voilà pourquoi, en tous temps et chez tous les peuples, les hommes les plus savants et les plus

zélés à l'avancement de leur pays, n'ont cessé de prêcher à leurs frères cette grande œuvre de la culture de la terre. Voici ce que disait l'apôtre de la colonisation acadienne, le regretté Mgr Richard, pour ne citer que celui-là : "L'agriculture qui, à la surface, semble ne s'occuper que des intérêts matériels, peut devenir, et devient en effet, un des éléments les plus féconds de la grandeur nationale. La Patrie aime l'agriculture. Elle l'aime parce qu'elle nourrit ses enfants, parce qu'elle alimente le commerce qui les unit, et l'industrie qui, sans elle, ne serait que le lit aride d'une source sans eau. L'agriculture, en élevant les richesses des peuples au-dessus de leur besoin, fait plus qu'augmenter leur bien-être, elle élève leur destinée." (1)

---

(1) Eloges de l'Agriculture, p. 10. Citation de Geo. Bellerive.

CHAPITRE VI

L'Agriculture au point de vue moral

Rien de moralisateur comme la vie des champs! L'agriculture, en effet, offre de grands avantages au point de vue moral et religieux ; elle rend l'homme plus grand et meilleur; elle lui donne des mœurs simples et un cœur droit; elle développe en lui l'amour du travail et le respect de la justice, et lui procure, comme récompense de toutes ces vertus, toutes espèces de richesses: richesses de joies saines, d'unions solides, d'affections pures et de bonheurs durables.

Au témoignage de Saint-Augustin, " c'est au sein des campagnes que s'épanouit et se conserve le mieux la sainteté des mœurs; c'est à la campagne surtout que survivent, sans altération après des siècles, les belles traditions chrétiennes des ancêtres dans la foi." Aristote, le grand philosophe de l'antiquité, avait dit avant lui: " Le meilleur peuple est celui qui est formé d'agriculteurs; car, tandis qu'ils travaillent pour gagner leur nourriture, ils sont tellement absorbés par leurs travaux qu'ils ne songent pas à convoiter le bien des autres, et il leur est plus agréable de labourer la terre — leur terre — que de gouverner la république." Peuples agriculteurs, peuples de foi ! Comment

pourrait-il en être autrement ? Tout parle de Dieu dans le travail des champs. Il est des lieux, suivant l'auteur de l'Imitation, où "l'air est plus pur, le ciel plus proche, Dieu plus familier." Tel semble bien être l'état dans lequel vit l'agriculteur.

Quand l'homme voit un édifice, quand il entend le soir le son d'une lyre ou d'une harpe, comment sa pensée ne se transporterait-elle pas naturellement vers l'architecte habile qui a construit cet édifice ou vers cet artiste qui, en touchant l'instrument, en sait tirer ces accords qui l'émerveillent et le ravissent ?

Voilà absolument le cas de l'agriculteur en contact journalier avec la belle nature. Que de merveilles il lui est donné de voir et de contempler ! Sur la terre, c'est le sol travaillé par ses mains, purifié ensuite par le vent, fécondé par les rosées et les pluies du ciel; dans le bleu firmament, ce sont les globes célestes qui se meuvent et qui exécutent leurs révolutions périodiques avec une exactitude et une perfection qui confondent la raison humaine. Qui les soutient dans l'espace ? Qui les empêche de sortir de leur orbitre, de s'écarter de leur route certaine, de se heurter les uns contre les autres, et de vomir sur notre terre des brasiers ardents et effrayants ? Dites... qui ? Un seul nom vient du cœur, sur les lèvres, et l'agriculteur, se découvrant, et à genoux, prononce le saint nom

de Dieu. Pour lui, la nature est un grand livre ouvert où il voit à chaque jour, à chaque instant du jour, la puissance, la sagesse et la bonté du Créateur; pour lui, les nuées sont des lettres; il les épelle, tandis que le vent les emporte. Y eut-il plus d'agriculteurs, il y aurait moins de déséquilibrés qui chercheraient à vouloir éteindre les étoiles du ciel.

La nature à la campagne, plus que partout ailleurs, parle, chante et prie. Elle parle par son symbolisme touchant. "Il y a la leçon du matin et la leçon du soir; la parole de l'aurore et celle du couchant. Chaque saison a la sienne. Et ensemble, et tour à tour, que nous disent ces voix ? La loi universelle de la vie et de la mort, la loi de croissance et de décroissance. Mais aussi la loi de transformation et de résurrection, qui présidera à notre avenir et qui déjà fait notre espérance sublime" (1). La nature chante le "sursum corda" perpétuel. Le doux bruissement des feuilles, le sourd mugissement des forêts, l'eau qui coule clair et limpide, l'hirondelle qui fend l'air en sifflant ses trilles joyeux, la suave chanson des épis d'or, le délicieux arôme des fleurs et des foins, la fraîcheur des rosées matinales, les brises apaisées du couchant,... tout est comme un concert harmonieux qui chante un reflet de la Beauté éternelle et de la Bonté infinie.

---

(1) Mgr Beaunard. "Le Vieillard," page 338.

La nature prie... et sa prière c'est l'admiration, l'action de grâce et l'adoration. Témoin à toutes les heures, de ce langage et de cette prière continue de la nature, l'agriculteur n'a qu'une chose à faire: s'associer à la prière universelle de la terre. "Quand j'étais au champ avec ma pelle et ma pioche, disait souvent le curé d'Ars, je priais tout haut; quand j'étais en compagnie, je priais à voix basse. Si maintenant que je cultive les âmes, j'avais le temps de prier comme je priais lorsque je cultivais mon champ, que je serais heureux ! Oh alors, c'était le beau temps. Et donnant mon coup de pioche, je me disais : il faut que je cultive mon âme en arrachant les mauvaises herbes " (1). Quoi de plus naïf et de plus sublime tout à la fois ! Pour le vulgaire, pour l'homme matérialisé, il ne voit de la nature que le dehors, que la face, que le corps, mais son âme, son âme ? Il n'appartient qu'à l'homme des champs de la voir toute et de la comprendre. Avec le poète, et mieux que lui encore, il peut dire : " Objets inanimés avez-vous donc une âme "... qui parle, qui chante et qui prie ?

Homme des champs, mon frère, écoute dans la plaine,
Ecoute la chanson suave des épis :
Voix sublime et sans fin dont la campagne est pleine.

Quand tous les bruits humains, le soir, sont assoupis,
Quand la tige s'endort au fond de la ravine
Et que les gais oiseaux au bois se sont tapis,

(1) Vie du Curé d'Ars. A. Monin.

Ecoute cette voix, c'est une voix divine,
La voix des épis d'or qui parle d'avenir,
Et que verse le ciel à flots sur la colline...

Ecoute quand la nuit commence à rembrunir
Les ombres des forêts où les troupeaux vont boire,
Ecoute les épis chanter pour te bénir...

Ils disent que tu dois aimer, prier et croire,
Lutter contre le vice et contre le malheur
Comme l'épis des champs lutte dans l'ombre noire.

Que tu dois te grandir par la sainte douleur.
Laisse ton cœur ouvert aux pitiés fraternelles,
Et mourir sans orgueil, comme une simple fleur,
Pour devenir l'épis des moissons éternelles."(1)

(Blanche Lamontagne).

(1) Eloges de l'Agriculture, p. 81. Citation de Geo. Bellerive.

CHAPITRE VII

L'Agriculture et la santé

Rien n'est plus moralisateur que l'agriculture, rien aussi, de plus sanitaire.

On peut dire que l'homme a été fait pour travailler la terre, comme l'oiseau a été fait pour voler et le poisson pour nager, tant cet exercice des travaux des champs entre dans la nature de l'homme. Ainsi pensaient les sages de l'antiquité. Aristote, en particulier, proclame cette vérité lorsqu'il dit : " L'agriculture est l'art le plus juste et de plus conforme à la nature humaine; il sert beaucoup à fortifier le corps, comme à fortifier l'âme; et tandis que les autres arts les énervent et les avilissent, lui qui ne s'exerce que sous les ardeurs du soleil, et par les plus rudes travaux, il habitue ainsi le citoyen à braver les attaques de l'ennemi."

Tout concourt, d'ailleurs, à la santé dans la carrière agricole. L'air qu'on y respire est pur; la nourriture qu'on y trouve est saine et frugale ; l'exercice du travail, qui forme le programme quotidien, assouplit les muscles, fortifie les nerfs, fait couler dans tout le corps un sang abondant et généreux, et par tous ces avantages, fait des tempéraments robustes et des âmes fortes : *mens sana in corpore sano,* comme disaient les vieux Latins.

Qui peut nier aussi, pour toutes ces raisons, que les soldats les plus robustes et les plus solides sur

le champ de bataille sont ceux qui sont sortis des rangs de ces humbles travailleurs des champs? Qui peut douter, surtout, que les familles les plus nombreuses et les enfants les mieux constitués ne se rencontrent pas, de préférence, dans la carrière agricole ?

Cette natalité surprenante, parmi nous, qui fait une de nos gloires nationales, à quoi l'attribuer après Dieu, sinon au travail sain de la terre ? N'est-il pas, en réalité, l'un des plus grands facteurs, avec la religion, de cet accroissement toujours ascendant de notre race en ce pays ? Si la fin du monde nous arrive, comme certains esprits rêveurs le pensent, par l'extinction graduelle des races, disons tout de suite, qu'elle aura maille à partir avec la race canadienne ou acadienne. Il faut en remercier Dieu d'abord, et l'agriculture ensuite.

De la santé forte et robuste découle naturellement pour l'agriculteur un autre privilège: celui d'une longue vie. Pour qui veut regarder tant soit peu autour de soi, rien n'est plus juste que cette vérité. C'est dans la classe d'agriculteurs, en effet, que nous trouvons les quelques octogénaires et les très rares centenaires de notre époque. Ici plus que partout ailleurs, il est souverainement intéressant d'étudier " la fameuse loi des moyennes."

Voici quelques chiffres dont l'éloquence dira mieux que tout ce que je pourrais écrire sur ce

sujet. Ce sont les statistiques du Dr Casper, que je trouve dans un petit ouvrage intitulé: "Few words on farming" écrit par M. l'abbé A. Boucher en 1881. Ce docteur donne la moyenne sur cent personnes qui atteignent leur 70ième année dans les différentes classes de la société.

Prêtres	42 p. c.
Agriculteurs	40 p. c.
Marchands	35 p. c.
Soldats	32 p. c.
Commis	32 p. c.
Avocats	29 p. c.
Artistes	28 p. c.
Professeurs	27 p. c.
Médecins	24 p. c.

Ici le prêtre figure le premier, l'agriculteur ensuite. Il faut remarquer que ces statistiques n'ont été faites que pour l'âge déterminé : 70 ans. Si nous pouvions continuer cette échelle de la longévité au delà des 70 ans, il ne faudrait pas s'étonner de voir l'agriculteur dépasser le premier de beaucoup et le voir même atteindre l'âge le plus avancé. Il y aurait toute une étude à faire, à ce sujet, pour les sociétés de secours mutuel.

Voici encore d'autres statistiques, non moins intéressantes, sur la moyenne des mortalités survenues, en certaines années, à population égale, dans la classe agricole et dans la classe ouvrière. Elles sont tirées de "Statistics Fraternal Societies" édition 1915.

Dans la société d'assurance à vie pour les "Fermier de Humbird, Wiss", la seule du genre en Amérique que je sache, sur 1000 de ses membres, les mortalités ont été en 1903, 1 p.c.; 1905, 5; 1910, 5; 1911, 2.9; 1912, 3.6; 1913, 4.1; 1914, 4.9.

Je trouve, dans le même volume, 13 différentes sociétés d'assurance à vie pour les ouvriers. J'en prends une au hasard : "Ouvriers Unis, ordre Ancien, Minnesota." Sur 1,000 de ses membres, des mortalités survenues ont été en 1909, 10.23; 1910, 11; 1911, 12.26; 1912, 11.02; 1913, 12.46; 1914, 13.06.

Enfin voilà qui jettera une dernière lumière sur le même sujet. Ce sont les statistiques suivantes montrant le nombre des mortalités survenues, en Angleterre, pendant l'année 1911, dans la classe agricole et la classe ouvrière des villes, sur un total de 10,000 personnes du sexe masculin. (7th Annual Report of the Register General: Page LI.)

Ages	Agriculteurs	Ouvriers des villes
20-25	35	40
25-30	40	46
30-35	47	57
35-40	54	76
40-45	69	99
45-50	89	136
50-55	124	190
55-60	174	269
60-65	267	394
65-70	414	564
70-75	1088	1254

Tous ces chiffres se passent de commentaire ; mais comme ils prêchent bien ces autres privilèges, entre mille, que possède l'agriculteur : une bonne santé et une longue vie !! (1) Comme le chêne de nos grandes routes reste toujours droit, fort et verdoyant en dépit des années et des tempêtes, tel je vois, chaque jour, l'agriculteur fort, robuste et toujours jeune, sous les glaces même du vieil âge.

---

(1) La Commission royale de la Tuberculose constatait en 1910 que dans notre seul Québec, de 1896 à 1906, 33,190 personnes âgées de 15 et 45 ans pour la plupart, étaient mortes du terrible fléau, et que Montréal comptait 319 victimes sur 100,000 individus, alors qu'en certains comtés ruraux la proportion baissait jusqu'à 75. Pour indiquer les groupes de travailleurs que la peste blanche frappe de préférence, on cite une statistique américaine établissant que les tailleurs de pierre, les cigariers et les plâtriers ont respectivement 540, 476 et 453 décès, tandis que les cultivateurs n'en ont que 111. Parmi les causes prédisposantes : surmenage, alimentation insuffisante, manque d'air et de soleil, habitation insalubre, rue insalubre, école, conditions insalubres dans la travail, bureaux, usines, ateliers, alcoolisme, tabac et pauvreté, très peu appartiennent à la campagne, toutes se trouvent en ville. Aussi 298 citadins périssent-ils contre 163 campagnards, et cependant on réclame une marge beaucoup plus grande encore : bon nombre de foyers ruraux ont été contaminés du microbe mortel rapporté des usines américaines par les enfants qui s'y étaient ruinés ; nombre de gens ignorent ou négligent les précautions de l'hygiène, prennent des refroidissements, entretiennent des rhumes prolongés, aèrent insuffisamment leurs chambres trop étroites, que dis-je ? A quoi sert-il de vivre dans le soleil et l'air de la campagne, si l'on refuse d'en profiter, si l'on se barricade de doubles fenêtres et de triples rideaux contre ces courants de santé ? Si les ruraux prenaient pour faire entrer l'air pur le tiers des précautions que l'on prend en ville pour faire entrer l'air poussiéreux, chacune de nos fermes serait un parfait sanatorium.

(1) Avantages de l'agriculture, p. 15, par le Rév. P. Alexandre Dugré, S. J.

C'est Dieu qui le veut ainsi et pour cela il lui donne la terre à labourer.

"L'avenir est à vous car vous vivez sans cesse
Accouplés à la terre, et sur son large sein
Vous buvez à longs traits la force et la jeunesse
Dans un embrassement laborieux et sain.
Ne niez jamais vos nobles origines,
Soyez comme le chêne au tronc noueux et dur ;
Dans la terre enfoncez vos racines,
Tandis que vos rameaux verdissent dans l'azur.
Car la terre qui fait mûrir les moissons blondes
Et dans les pampres verts monter l'âme du vin,
La terre est la nourrice aux mamelles fécondes
Celui-là seul est fort qui boit son lait divin."(1)

(1) Eloges de l'agriculture, page 75. Citation de Geo. Bellerive.

CHAPITRE VIII

L'Agriculture et la Liberté

Un grand homme d'Etat faisait, un jour, cette confession: "Les jours heureux et indépendants, que je compte dans ma vie, sont les jours de mes trente années, où je cultivais mon sol." Voilà de quoi faire réfléchir ceux de nos agriculteurs qui considèrent leur carrière comme une vie d'esclavage. Ceux-là se trompent grandement qui croient voir, dans la vie des champs, une profession d'asservissement humiliant. L'état agricole est, de tous les états, celui qui respecte le mieux la liberté de l'homme. Tandis que les autres professions ou carrières, même les plus exaltées par les hommes, ne sont en définitive qu'un servage plus ou moins déguisé. Le service du sol est une profession libre et noble qui n'a d'entrave que le devoir et la loi, ce qui est la plus haute expression de la liberté sur la terre. Voilà pourquoi aussi, on peut dire, dans un sens, à l'agriculteur, ce que l'on dit au jeune lévite qui demande à franchir les degrés du sanctuaire. Oui... il faudra travailler, peiner, mais même dans ce travail quotidien, pour vous, ce sera régner: "servire... regnare est." L'agriculteur règne, en effet, en maître et seigneur, dans son champ, dans sa maison et au milieu de sa famille.

Il est libre d'aller et de venir; il peut travailler quand il lui plaît, et se reposer quand il le désire. Croyez-vous qu'il en est ainsi dans les autres professions ? Le prêtre, si élevé dans l'échelle sociale, qu'est-il lui-même sinon le serviteur de tout le monde ? Il ne s'appartient plus; c'est à l'Eglise et aux âmes qui lui sont confiées qu'il se donne chaque jour, sans aucune réserve de son temps, de ses talents et de sa vie. Et plus nous remontons dans la sainte hiérarchie de l'Eglise, plus aussi nous y rencontrons cette sublime servitude, volontaire, accentuée et rigoureuse,... jusque sur le trône de saint Pierre, où le vicaire de Jésus-Christ s'honore du titre de serviteur des serviteurs. " Servus servorum ". Dans la société des laïques, et dans ces nombreuses professions libérales, si honorables devant les hommes, il y a encore servitude et asservissement. Le médecin se doit à ses patients, la nuit comme le jour, et c'est dans cette ponctualité et dans cette persévérante régularité à les visiter qu'il trouvera le pain de chaque jour. L'avocat n'appartient pas moins à ses clients, et l'habilité qu'il déploiera à les défendre et à gagner leur cause devant les tribunaux lui assurera le bien-être et l'aisance.

Dans la classe industrielle et commerciale surtout, la vraie et solide liberté fait absolument défaut. Les uns obéissent au sifflet ou à la cloche

de l'usine, les autres subissent tous les caprices d'une clientèle quelquefois exigeante et grossière. Chaque matin, la tâche est à recommencer, avec les mêmes soucis et, souvent, les mêmes déboires. Rien n'est stable dans la condition de ces ouvriers de chaque jour; que la manufacture ferme ses portes, la source du pain est tarie pour le travailleur et sa famille; que la banqueroute ou la faillite se présente pour le commerçant, c'est la ruine, la pauvreté et l'indigence. Pour eux, la vie n'est qu'une suite d'illusions et de désillusions, de confiance et d'angoisse. Il n'y a de certain que le jour présent; le lendemain porte avec lui le doute et l'incertitude.

Rien de semblable chez l'agriculteur. Il dépend de lui-même pour son travail de toutes les heures, et tandis que tous les autres attendent leur salaire des hommes, parfois durs et injustes, il attend le sien de Dieu seul. Lorsqu'il a ensemencé son champ, il peut dire: j'ai fait ma part; le bon Dieu fera le reste; il enverra sa rosée et son soleil; je n'ai plus qu'à attendre la récolte qu'il voudra bien me donner, à l'automne.

L'ouvrier peut être abattu par la maladie. Alors son salaire s'arrête avec son travail. L'homme des champs n'est pas à l'abri de ces épreuves, sans doute, mais s'il est atteint, son travail persévère... La terre qu'il aime, la terre qu'il sert comme une bonne amie, dans les jours sombres comme dans les

jours ensoleillés, continue son travail qui donnera, à l'automne, les mêmes profits et les mêmes revenus. Libre dans sa vie, l'homme des champs l'est encore jusque dans la mort. Liberté veut dire ici : partir avec moins de regret pour les siens, partir sans inquiétude pour soi-même. Or c'est bien de cette liberté que l'agriculteur est libre, libre plus que tout autre. Il laisse ses enfants solidement établis sur le sol qu'il a arrosé de ses sueurs ; avec ce patrimoine, il leur lègue un héritage plus précieux encore : le souvenir de ses vertus et l'amour sacré de la terre. Il est donc libre de les quitter sans regret. Quelle inquiétude peut-il avoir à ce moment du grand appel de la mort ? Il a servi Dieu tout en cultivant son champ ; il l'a vu et rencontré tant de fois dans son labeur de chaque jour ; avec la belle nature il l'a prié et a chanté ses louanges... ah ! il est parfaitement libre d'aller vers... le grand Agriculteur dont il a été l'humble mais fidèle coopérateur sur la terre.

CHAPITRE IX

Traditions ancestrales

"C'est à l'agriculture fortifiée par la religion que nous sommes redevables de notre conservation comme race distincte sur ce continent. C'est à elle que nous sommes redevables de cette force d'expansion qui nous distingue, et c'est encore sur elle que nous devrons compter pour l'avenir." (1).

L'histoire de tous les pays justifie, en tout point, ces paroles de haute portée. La vie des champs a été en tout temps et chez tous les peuples la gardienne de la langue, des mœurs et de toutes les traditions ancestrales.

Dans la Vendée, la Bretagne, que l'on peut appeler la France paysanne, subsistent encore, grâce à l'amour du sol, avec un charme irrésistible, en dépit des persécutions et des révolutions, toutes ces héroïques traditions de la foi et des mœurs dignes des premiers siècles de son histoire... Dans la vieille Irlande, attachée au sol de ses pères, survivent aussi, après des siècles, malgré ses tribulations séculaires, tous ces nobles caractères de foi naïve et de patriotisme ardent. Enfin, c'est en se cramponnant aux mancherons de la charrue que

---

(1) S. Lesage : Eloges de l'agriculture, page 23. Geo. Bellerive.

les Canadiens après la conquête, en quittant l'épée, battus et non vaincus, conservèrent leur langue, leur foi et leurs traditions. Qui peut nier que ce fut aussi le grand moteur du miracle acadien que nos adversaires mêmes sont forcés, aujourd'hui, d'admettre et de reconnaître ? C'est l'amour de la terre qui a ramené, les uns après les autres, nos pères après la grande dispersion; à cause de cet attachement du sol, ils se sont groupés autour du clocher de l'église paroissiale; là, dans le travail des champs, calmes et heureux, ils ont pu à loisir, chaque jour, enseigner à leurs enfants le doux parler de France et la foi des ancêtres.

Il est des choses et des lieux, à la campagne plus qu'ailleurs, auxquels des cœurs nobles et bien nés s'attachent davantage: ce sont la famille, l'église et le cimetière paroissial. Tout s'y prête, du reste, naturellement: la vie calme et régulière de l'agriculteur; l'éloignement de toutes les attractions mondaines; l'absence de toutes ecs occasions de faux plaisirs et d'amusements dangereux... Le père, chef de la famille, y conserve plus longtemps son autorité; la mère est respectée et aimée; leurs paroles et leurs exemples se graveront dans la mémoire de leurs enfants qui conserveront un doux souvenir de la maison paternelle. Plus tard, ils aimeront à se rappeler les jours heureux de leur enfance et de leur jeunesse où au milieu des bois,

dans les prés, le long des grandes routes, ils aimaient à prendre leurs ébats. Ces souvenirs mettront dans leurs cœurs, l'irrésistible désir de continuer l'œuvre de leurs pères. Ils aimeront à se dire : c'est ici qu'a travaillé mon aïeul, mon père; c'est ici qu'ils sont morts; de même, c'est ici que je dois travailler et mourir. (1)

L'église paroissiale, après la maison paternelle, occupe toute la pensée de l'homme des champs. N'est-elle pas l'âme de toute saine colonisation ? Elle s'élève simple et modeste près de la cabane du colon de la première heure; et depuis, elle continue sans cesse son œuvre de prière, de consolation et de relèvement. Que de fois la grave voix de ses cloches ou de ses carillons a appelé ce rude travailleur de la terre ! Cette voix a chanté ses joies; comme aussi elle a gémi de ses peines. Qu'y a-t-il d'étonnant alors si l'église s'est identifiée avec le colon ? La vue de son clocher lui aide à continuer son labeur de chaque jour, l'encourage dans son

(1) Au troisième centenaire de Québec, en 1908, on décerna des médailles d'honneur aux familles qui avaient occupé la terre ancestrale depuis plus de deux cents ans, et il se trouva un bon nombre de ces fidèles que ni les incursions des Iroquois, ni l'invasion des Anglais, ni la pénétration du luxe n'avaient encore pu déraciner. Combien d'autres fermiers, sur des terres plus jeunes, ne labourent-ils pas aussi le sol que leur grands-pères ont découvert, défriché, arrosé de leurs sueurs et embaumé de leurs vertus ?

"Les avantages de l'Agriculture", par le Rév. P. Alexandre Dugré, S.J., p. 27.

œuvre, et le soutient jusqu'à la mort. C'est pourquoi l'agriculteur respecte, vénère, aime son église paroissiale de toutes les fibres de son âme, parce qu'elle fait partie de son domaine, de ses champs, de lui-même.(1).

A deux pas de l'église est le cimetière. De là sont bannis le décor et le faste des cimetières des grandes villes; là, point de ces somptueux mausolés qui attirent les regards, mais d'humbles croix de fer ou de simples croix de bois; puis, au milieu, se dresse le calvaire; c'est le Christ qui étend les bras comme pour couvrir toutes ces chères tombes de son ombre de douceur et de paix. Voilà tout. Au passant indifférent, cette simplicité de décor dira peu de chose; mais à l'homme des champs, elle ira droit au cœur; il y verra sa vie entière : vie cachée de modestie et de sublime simplicité; pour lui c'est encore la terre qui l'attire et l'invite

---

(1) "La paroisse, sur un rayon de quelques milles, attirée par un point lumineux, par cette maison commune, l'église, tous les agriculteurs se connaissent, se saluent, se rencontrent, le dimanche après la messe, pour se dire les travaux et les espoirs de la saison; une fraternité généreuse les porte à secourir celui des leurs qui tombe dans l'infortune; on lui prête du temps, on organise une corvée, pour lui lever sa grange, on se cotise pour lui acheter des animaux; s'il est malade, on fait sa besogne; s'il meurt, l'église s'emplit d'amis qui viennent là pour autre chose de se faire voir, qui l'accompagnent au cimetière et qui sentent vraiment qu'un peu de la grande famille paroissiale est disparu."

"Les avantages de l'Agriculture, par le Rév. Alexandre Dugré, S. J.

au grand repos. Pendant qu'il demandera au bon Dieu, pour son âme, une toute petite place dans son saint Paradis, il n'ambitionnera pas d'autre honneur, pour son corps, que d'aller reposer, dans la paix, à côté de ses vieux parents. Là, l'herbe pousse plus haute et plus tendre sur ces tombes bien-aimées; là le vent souffle plus légèrement dans les vieux ifs qui les entourent; là, enfin, il croira entendre toujours le doux gazouillement des petits oiseaux avec le son argentin des angélus, comme les notes touchantes des glas funèbres; et c'est, bercé par toutes ces harmonies qu'il veut aller, lui aussi dormir son grand sommeil dans la paix et la quiétude de la belle nature qu'il a aimée, pour laquelle il a vécu dans la foi et l'espérance en Dieu, et qui va désormais, en retour, garder jalousement son corps jusqu'au jour des manifestations éternelles.(1).

---

(1) Il va sans dire que nous invitons nos compatriotes à entretenir le coin de terre où dorment leurs chers disparus.

CHAPITRE X

L'abandon de la terre

Un fait constaté un peu partout au Canada, depuis un certain nombre d'années, c'est que l'augmentation de la population se fait sentir dans les villes au détriment des campagnes. La désertion de la terre semble être passée à l'état d'épidémie. Voulons-nous nous en convaincre ? Prenons la peine de lire ces quelques chiffres officiels. Ils sont tirés d'une brochure, qui vient de paraître, intitulée "Désertion des campagnes" due au Rév. P. Adélard Dugré, S.J.

Il n'y a dans toute la Confédération que les deux provinces de la Saskatchewan et de l'Alberta où la population rurale augmente plus rapidement que la population urbaine. Dans l'Ontario, de 1901 à 1911, on a vu les campagnes diminuer de 52,184; dans Québec, dans les dix années qui ont précédé le recensement dernier, il y a eu une augmentation de population dans les villes et les villages de 340,000; tandis que dans les campagnes, l'augmentation n'a été que de 40,000. Il faut remarquer en plus, que 26 comtés de cette province subissent une diminution de leur population terrienne. La moyenne de la population, à l'heure actuelle, qui s'oc-

cupe dans le Québec de la culture du sol n'est plus que de 51.6 p. c., c'est-à-dire à peu près la moitié de sa population totale.

Les Provinces Maritimes souffrent, tout comme les autres Provinces de la Confédération, de ce grand mal de la désertion de la terre.

De 1901 à 1911, la Province du Nouveau-Brunswick voit sa population urbaine augmenter de 22,262, tandis qu'elle subit une diminution, dans sa population rurale, de 1,493. Dans la Nouvelle-Ecosse, il y a une augmentation de 56,745 dans les villes et une diminution de 23,081 dans les campagnes. L'Ile du Prince-Edouard ne voit qu'une augmentation de 15 dans les villes, mais subit, par contre, une diminution dans les campagnes de 9,456, qui ont émigré ailleurs.

Qui ne peut voir dans cet abandon du sol, les présages d'un grand malheur pour notre pays en général et pour notre race en particulier ? Un peu de réflexion suffit pour faire comprendre que cette émigration intense des campagnes vers les villes présente de grands dangers et prépare les pires catastrophes à tous les points de vue, physique, moral, religieux, national. Si cet état de choses continue tant soit peu, le temps n'est pas éloigné où le nombre des consommateurs dépassera celui des producteurs. La rupture de cet équilibre jointe à la crise financière que subissent tous les pays, le

nôtre compris, dans le grand conflit européen, déclanchera la barrière de toutes les misères. C'est, ni plus ni moins, la plaie du paupérisme qui menace le monde. En lisant l'opuscule du Père Dugré, on comprend la gravité du malheur national, qu'est la désertion de la campagne, et l'on sent naître en soi le désir ardent de prêcher la nécessité de revenir bien vite à la culture du sol.

Il y a plusieurs causes à l'état de choses que nous déplorons. La principale tient, je le crois du moins, à cette indifférence blâmable, à ce mépris que l'agriculteur ignorant manifeste pour sa profession pourtant si noble et si relevée. Il la croit inférieure et avilissante parce qu'il ne sait pas l'apprécir comme elle le mérite. Il veut s'affranchir de ce joug qui lui pèse. Entendons-le malheureusement se plaindre de sa tâche: "Quel métier de chien que celui d'habitant! quelle corvée! quelle vie d'esclavage nous menons à la campagne!" et il continue ainsi à se plaindre; toute une série de lamentations y passe chaque jour. Il déverse sa bile contre la carrière qu'il professe, même en présence de sa femme et de ses enfants. Est-il étonnant ensuite si ces derniers grandissent avec un profond dégoût pour le travail des champs? Est-il étonnant qu'ils n'ambitionnent pas quelque emploi dans les villes où les villages ?

Tant qu'ils seront sous la tutelle paternelle ils travailleront encore sur la ferme, mais ce sera à contre-cœur; ils accompliront leur tâche en mercenaires, avec l'intention bien arrêtée de changer de profession à l'occasion. Devenus en âge, ils quitteront la terre, la campagne, le toit paternel, soit pour l'usine, soit pour le commerce. C'en sera fait de ces enfants d'habitants, ils courront après un bonheur qui s'éloignera au moment où ils penseront l'avoir saisi.

N'est-ce pas là, l'explication de la désertion de nos campagnes ? Où voyons-nous des jeunes gens ouvrir des terres nouvelles et qui s'appliquent intelligemment et amoureusement à la culture du sol ? Où est la cause de ce manque de courage ? Bien souvent c'est le père de famille qui a donné une fausse direction à ses fils et qui est le grand coupable.

Il y a d'autres causes à la désertion des campagnes: le luxe, le manque d'économie, l'intempérance, l'exploitation intensive de la forêt, l'attrait de la ville, la perspective d'y trouver une vie plus facile et plus libre, le plaisir sous toutes ses formes; mais c'est au foyer de la famille bien souvent que nous trouverons la racine de tout le mal. C'est donc là aussi que devra s'appliquer le premier remède, et cette tâche appartient au père de famille.

CHAPITRE XI

Il faut aimer la terre

La terre n'est-elle pas pour l'agriculteur "la grande amie" par excellence ? Il trouvera paix et bonheur en la cultivant, s'il l'aime de toutes les fibres de son âme. Tout le secret du succès pour lui est là. S'il la dédaigne, elle lui parlera peu au cœur; s'il la méprise ou la néglige, comme une amie jalouse, elle se vengera cruellement: son sol deviendra stérile et ses rendements seront peu abondants.

Pour être à la hauteur de sa position, l'agriculteur doit aimer sa profession. Alors la tâche lui sera douce et agréable, et le travail même lui apparaîtra léger et facile.

Il se fera aussi un devoir d'inculquer cet amour de la terre à ses enfants. Il leur parlera souvent de la noblesse et des mérites de la carrière agricole; il cherchera à leur démontrer les précieux avantages qu'il y a de travailler le sol du pays natal; il ira plus loin encore. Le père de famille, qui a vraiment à cœur de transmettre à ses enfants le culte de la terre, les habituera de bonne heure au travail des champs; il leur permettra de cultiver un petit coin de terre, dont les revenus seront

à eux en propre; il abandonnera le soin d'une génisse à celui-ci, d'une brebis à l'autre, en leur promettant que ces bestiaux deviendront leur propriété. Il verra avec bonheur, l'émulation régner parmi ces enfants qui s'efforceront de soigner, à qui mieux mieux, leurs bestiaux. Ils grandiront ainsi attachés à la profession de leur père et feront, plus tard, des agriculteurs sérieux et compétents.

Si le père n'inculque pas à son fils le respect et l'amour de la carrière agricole, s'il ne le fait pas s'intéresser de bonne heure à toutes ces nobles occupations, afin qu'il puisse se familiariser avec le travail de la terre et qu'il s'y affectionne, qu'arrivera-t-il ? La plupart du temps, le jeune homme n'aura que de l'indifférence et du dégoût pour la culture de la terre, et ne saura en comprendre la noblesse ni les avantages. Alors, il quittera le toit paternel, pour aller dépenser ailleurs le meilleur de sa vie dans le rude travail des chantiers ou dans celui non moins absorbant d'une scierie quelconque. Heureux encore, — si nouveau prodigue, — il ne perd pas son temps en voyages d'aventures qui sont toujours, à cet âge, un danger pour les mœurs et souvent pour la foi. Au reste, dans l'un ou l'autre cas, il traînera une vie inutile, sans but dans le monde, et maintes fois, ne recueillera pour sa vieillesse que la misère, peut-être le déshonneur.

Cette désertion des campagnes par une grande partie des jeunes gens de notre époque, ce dégoût de la culture de la terre constituent, aujourd'hui, un grand danger pour notre race. Ce problème qui pourra le résoudre ? Nous le répétons, le père de famille avant tout autre. A lui est échue la tâche de développer dans l'âme de ses enfants l'amour, l'attachement et le culte de la terre.

CHAPITRE XII

Il faut étudier la terre et apprendre à la cultiver

Point nécessaire d'être instruit pour cultiver la terre! La science agricole ? Un vain mot, ou elle n'a point, du moins, l'utilité qu'on lui attribue ! Voilà bien le préjugé qui a ralenti le progrès agricole dans plus d'un endroit. Il est malheureusement constaté, parmi un grand nombre de nos cultivateurs, que la "vieille routine" fait encore loi. On admet qu'un apprentissage sérieux peut être bon pour devenir tailleur, chauffeur, mécanicien, mais on le croit tout à fait inutile pour un cultivateur. On se croit fermier du jour où l'on peut tenir les mancherons de la charrue ou jeter le grain en terre; et l'on traite de futilité la variation de la culture, ou l'adaptation des semences à la nature du sol. Heureux encore, si on ne va pas jusqu'à traiter de superstition le croissement des races dans l'amélioration des troupeaux. La science agricole ? Bah ! des simagrées que tout ça ! Nous touchons là du doigt, n'en doutons pas, la cause du peu de succès des nôtres dans l'exploitation agricole. Mais, tout a marché dans le monde depuis quelque cinquante années, la littérature, l'art, l'industrie, la médecine. Quoi ? Peut-on

croire que l'agriculture seule soit restée stationnaire ? Nous sommes bien loin du temps où l'on fauchait à la faucille et où l'on battait le grain au fléau. Soyons-en convaincus, nous vivons dans un temps nouveau, avec une science perfectionnée, et ce qui s'applique aux autres professions, s'applique à la profession agricole.

Les découvertes de la chimie ont entièrement bouleversé les anciens modes de culture; la terre s'enrichit de nouveaux produits; on adapte l'usage de nouveaux engrais plus riches et moins coûteux; on exploite sur une grande échelle l'industrie laitière sous toutes ses formes; on amende l'élevage des bestiaux; on améliore, par la greffe, la culture des arbres fruitiers. Enfin les nombreuses inventions de la mécanique ont complètement révolutionné cette industrie dans l'art agricole; les moissonneuses, les faucheuses, les herses mécaniques, les machines à battre le grain doublent le rendement du sol en diminuant de moitié ce que son exploitation pourrait avoir de pénible. La science agricole, un vain mot ? Mais voyez donc ce vaste champ d'étude qui s'étend devant vous! A moins de le fouiller en tout sens, vous n'arriverez que médiocrement à travailler "l'autre champ" qui fera germer et pousser vos grains. On ne peut faire, de nos jours, d'agriculture vraiment payante, qu'à la condition qu'elle devienne intelligente. D'où

la nécessité d'étudier. Il faut donc s'instruire! On le fera par la lecture sérieuse de toutes ces feuilles qui traitent ces questions du travail des champs, soit dans nos journaux locaux, soit dans ces revues exclusivement destinées à cet effet, et qui nous apportent, avec leur science compétente, tout ce qu'il y a de nouveau dans l'art de cultiver.(1).

Enfin, c'est dans les écoles ou dans les collèges d'agriculture que nos jeunes gens trouveront ce qu'il leur faut connaître pour travailler la terre avec compétence. Ces cours d'agriculture ont déjà fait, dans la province de Québec, de véritables merveilles au milieu de la population rurale. Pourquoi ces prodigieux effets ne s'étendraient-ils pas jusqu'à nous ? Le besoin d'une instruction solide et complète dans l'art agricole se fait sentir ici plus qu'ailleurs.

Un bon nombre de gens, bien pensants, admettront cette vérité, mais que font-ils, par exemple, pour en promouvoir le succès au milieu de notre population terrienne ? Quels sont les sacrifices que feront les parents pour assurer à quelques-uns

---

(1) Le Bulletin de la ferme (1230, rue St-Valier, Québec. $0.25 par année).
Le Journal d'Agriculture (Québec).
Le Comptoir Coopératif de Montréal (164, rue St-Jacques, Montréal).
La Société des Fromagers (rue William, Montréal).
The Maritime Farmer (Sussex, N. E. $1.00 par année), la seule revue agricole des Provinces Maritimes.

de leurs enfants le grand avantage d'un cours d'agriculture ? Partout un mouvement se dessine dans notre province pour étendre le plus possible l'instruction agricole. Des conférences ont été établies un peu partout dans ce but, mais on a compris, avec raison, que ce n'était pas suffisant. Il faut à tout prix, avec cet enseignement, atteindre les enfants. On a créé, pour cette fin, les jardins scolaires.(1). Le rapport de l'Agriculture de 1915, nous donne les plus belles espérances de succès

(1) " L'école primaire n'est pas une école d'agriculture et ce serait faire fausse route que de lui faire jouer ce rôle. Et, d'ailleurs l'institutrice n'a pas reçu la formation agricole nécessaire pour enseigner pratiquement les travaux de grande culture, etc. Par agriculture à l'école, nous entendons faire aimer et respecter cette profession aux enfants, leur donner les notions générales de cette science, leur inculquer les principes généraux que doit connaître tout bon agriculteur. De plus, nous croyons être en mesure de former des cultivateurs d'élite qui feront de l'agriculture une industrie; des cultivateurs " liseurs et travailleurs ", non des théoriciens, mais des hommes qui ne craindront pas de lire les journaux et les revues agricoles." Jean-Charles Magnan. (P. de Québec).

" Ce que l'enseignement de l'Agriculture prétend faire, c'est développer cette partie du futur agriculteur qui se trouve au-dessus des épaules et qu'on appelle la tête. Le succès en agriculture ne dépend pas seulement des travaux manuels, du talent de bien labourer, de bien herser, de bien semer, de bien récolter, non; mais la source du bonheur et du succès, c'est la faculté de bien raisonner, d'observer minutieusement, de lire, de penser à son travail, d'y avoir du plaisir et de l'intérêt, et de désirer l'amélioration, — voilà ce qui mène au succès et voilà ce que les écoles primaires peuvent faire. Elles peuvent inciter les enfants à penser à cette vie agricole, à en être fiers, à avoir le désir de lire les écrits qui s'y rapportent." S. B. McCready, du Département d'éducation de Toronto, et directeur de l'Enseignement élémentaire agricole. (P. d'Ontario).

pour l'avenir. Disons tout de suite, toutefois, qu'il est souverainement regrettable qu'il y ait si peu d'écoles acadiennes qui figurent dans ce mouvement si digne d'éloges à tous égards. A quoi attribuer cette abstention des nôtres dans cette étude précieuse de l'agriculture partout dans les écoles de notre province ? Nous l'ignorons.

De l'école primaire, où l'enfant a appris à aimer l'étude de la terre, il faudrait le diriger, s'il était possible, vers l'école d'agriculture proprement dite Le grand malheur d'un certain nombre parmi nous, c'est de pousser les jeunes gens indistinctivement vers les collèges classiques et commerciaux, sans se préoccuper de ceux qui restent à la maison à exploiter le patrimoine familial. On se rappelle le vieux préjugé, transmis de génération en génération : on est toujours assez instruit pour travailler la terre. En cela, nous avons grandement tort. Loin de moi, l'idée d'éloigner le jeune homme du collège classique où il trouvera peut-être le chemin du sacerdoce ou celui d'une profession honorable dans le monde. L'Eglise, la Patrie ont besoin des uns et des autres, et notre pays plus que tout autre. Je n'en dirai pas autant, toutefois, de ces nombreux jeunes gens pour lesquels les parents font des sacrifices inouis pour leur donner ce qu'ils appellent l'avantage de faire un cours commercial. Le nombre des jeunes gens de notre temps qui se

jettent dans le commerce est devenu encombrant, et constitue, à mon point de vue, une situation des plus pénibles pour la société. Allez leur demander, à ces jeunes gens, de cultiver la terre ? Quoique fils d'agriculteurs, ils croiraient déchoir et s'avilir. Deux ou trois année e collège ont suffi, quelquefois, pour leur donner cette fausse mentalité de la vie agricole.

A cet âge, la comptabilité d'une ferme leur apparaîtra bien mesquine et bien méprisable. Ils reviendront à la maison paternelle, l'esprit hanté de vagues aspirations vers ce qu'ils appellent des métiers moins durs et moins malpropres. N'est-il pas souverainement regrettable pour des parents de voir leurs fils leur arriver, après des années de collège, avec ce dégoût et ce mépris pour le noble travail de la terre ? Qu'arrivera-t-il alors ? La plupart du temps, ces jeunes gens trop peu instruits pour embrasser une profession, et trop instruits, à leur avis, pour cultiver le lopin de terre familial, se jetteront dans la carrière commerciale ou dans une autre; mais n'ayant pas de capitaux, ils végéteront, en attendant, comme commis de magasin ou comme marchand-voyageur, ou bien encore se feront-ils solliciteurs d'assurance ou agents de ceci et de cela ; ils gaspilleront ainsi, à tâtonner à droite et à gauche, le meilleur de leur vie dans mille entreprises, suivies, bien souvent, de mille déboires.

Ces jeunes gens ont reçu de leurs parents une bonne instruction, sans doute, mais une fausse direction. A mon humble avis, je crois fermement qu'en dirigeant nos jeunes gens plus vers l'école d'agriculture que vers le collège commercial, nous aurions tous à y gagner, les parents, les jeunes gens, et la société.(1).

---

(1) Ecoles d'Agriculture :
Ste-Anne-de-la-Pocatière, Co. Kamouraska, P.Q.
Institut Agricole d'Oka, Co. des Deux-Montagnes.
Collège Macdonnald, Co. Jacques-Cartier.
Collège St-Thomas, près de St-Hyacinthe.

La seule école d'Agriculture permanente qui existe dans les Provinces Maritimes est le Collège d'Agriculture de Truro, N.E., qui donne un cours de deux ans avec diplôme, mais pas de degrés. Ce collège donne aussi des cours abrégés de quelques semaines pendant l'hiver. Le Nouveau-Brunswick possède deux écoles d'Agriculture qui donnent des cours abrégés de quelques semaines pendant l'hiver, ainsi que des cours abrégés en science naturelle aux instituteurs et institutrices pendant l'été. L'une de ces écoles est située à Woodstock, l'autre à Sussex, N. B.

CHAPITRE XIII

Les exigences du temps et la classe agricole

Ils sont loin ces temps où nos agriculteurs désiraient peu, et le peu qu'ils désiraient, ils le désiraient bien peu. La forêt, alors tôute voisine de leur maisonnette, et qui bornait l'horizon, bornait aussi leurs désirs. Mais depuis, que les choses sont changées! Est-ce pour le mieux? Voilà ce qui serait difficile à résoudre.

Il est des exigences auxquelles on ne peut se soustraire; l'homme des champs les subit comme tous les autres. De nos jours, on ne peut plus, à la campagne, se loger, s'habiller et vivre modestement comme autrefois. En cela, je ne vois pas grand mal, pourvu que nous sachions mettre des bornes sages et prudentes à ces désirs du bien-être. Pour avoir mal compris cette marche du temps, nous avons perdu beaucoup de jeunes gens qui ont abandonné la terre uniquement parce qu'ils croyaient trouver ailleurs ce que la vie des champs leur refusait, c'est-à-dire, maisons coquettes, confort, habits, amusements, en un mot, une vie plus agréable.

A la campagne, bien souvent, on n'a qu'un pauvre réduit tout délabré qui n'a jamais reçu la moin-

dre couche de peinture; on porte des habits négligés et malpropres; aucune réunion, point d'amusements, et pour toute récréation la messe du sixième ton le dimanche... et c'est tout. Voilà comment nos jeunes gens de 19 à 20 ans parlent, bien souvent, de la vie monotone à la campagne. On ne doit pas s'étonner de les voir se dégoûter de ce genre de vie et, s'en débarrasser définitivement. Il y a là, à notre point de vue, une révolution à faire dans les idées de bon nombre d'Acadiens. Je suis de ceux qui croient que, pour garder nos jeunes gens attachés au sol, il faut leur faire une vie plus attrayante à la maison paternelle et à la campagne.

Le cultivateur est roi sur sa ferme; sa position sociale est supérieure à celle des ouvriers des villes. Pourquoi alors ne tiendrait-il pas son rang ? Sa maison doit être simple, sans doute, mais s'il veut la faire aimer de ses enfants, pourquoi ne la fait-il pas quelque peu coquette ? Qu'il lui donne une plus belle apparence, en y ajoutant galerie, véranda. Est-ce bien difficile ? Il suffit de quatre poteaux et de quelques planches. Qu'il y applique deux pots de peinture (ce n'est pas la mer à boire), lorsqu'il en a le temps, disons, par exemple, entre les semailles et les récoltes. Qu'il entoure sa maison d'un joli petit jardin, bien clôturé, où pousseront à l'unisson les légumes et les fleurs. Tout cela donnera un air de fraîcheur et de gaieté qui

ne pourra que faire aimer davantage ce petit "chez soi".

Quant aux habits, c'est toute une affaire. Croyez-vous que le jeune homme de la campagne veuille s'habiller, aujourd'hui, comme le paysan d'autrefois ? Et la jeune fille donc . . . ? Alors il faut faire des concessions. Le point difficile, ici, est de garder la juste mesure. Eh bien, gardons le principe, mais prêchons fort la mesure. Le grand danger est naturellement qu'en voulant se conformer aux convenances, on tombe bien vite dans un luxe ruineux et ridicule, nous y reviendrons.

Et les amusements ? Autrefois, à la campagne, chez nous, on savait mieux s'amuser qu'aujourd'hui. Il y avait, au moins, un peu plus d'entrain. C'était les *frolics* (1), la semaine du *broyage* (2), les soirées *des fouleries* (3), puis les fameuses par-

---

(1) *Frolic,* dans le langage acadien, veut dire corvée, non pas dans le sens strict que lui donne le dictionnaire français : travail gratuit qui était dû par le paysan à son seigneur ou à l'Etat. Ce travail était un travail gratuit, dur et contraint. Les frolics et les corvées tels que nous les comprenions en Acadie constituaient, sans doute, un travail gratuit, mais qui s'opérait toujours avec charité et avec joie entre voisins. L'hibitude n'est pas encore perdue et puisse-t-elle toujours rester parmi nous. Ce sont, ni plus ni moins, de vrais fêtes de travail où l'on s'amuse tout en rendant service à un voisin.

(2) La semaine du broyage : Rassemblement de voisins à l'occasion du broyage du lin qui donne lieu toujours à des réjouissances champêtres.

(3) Les fouleries : C'était l'époque où l'on foulait la bonne étoffe du pays. On plaçait les pièces d'étoffe dans une auge qu'on avait eu soin de remplir d'eau bien chaude avec forte dose

ties de cartes à l'autre bout du rang, chez Baptiste à Jacques ou chez Pitre à Frédéric. De tous ces amusements, il ne reste plus que le souvenir. Et c'est dommage pour notre jeunesse ! L'excès en toute chose est condamnable, et dans les amusements plus qu'en toute autre; cependant faut-il ne pas exagérer en sens contraire. Les amusements, les récréations sont nécessaires si l'on veut garder les jeunes gens chez nous. Sachons donc leur faire aimer la vie à la campagne, par des réunions honnêtes et récréatives. Quelles sont les paroisses qui ne possèdent pas, au moins une salle publique ? Eh bien, rien n'est plus facile que d'y réunir les jeunes gens de temps à autre pour un petit concert à date fixe; on peut aussi leur donner une conférence où l'on pourrait, avec avantage, joindre l'utile à l'agréable. Nos sociétés nationales pourraient, certes, se prêter à cette bon œuvre.

Que les parents s'efforcent de faire aimer le foyer. Ce sera plus facile tant que les enfants seront en bas âge; mais aussitôt que ceux-ci commencent à grandir et qu'ils cherchent déjà les distractions à l'extérieur, il leur faudra trouver d'autres moyens de les attacher au toit paternel. Si, pour

---

de savon. Les jeunes gens, à tour de rôle, se faisaient une gloire, avec de longs bo's ronds, sous forme d'avirons, d'aller y faire sauter les bulles de savon. On y chantait tout le répertoire des vieilles chansons canadiennes. La soirée se terminait toujours par le réveillon.

cela, il leur faut s'imposer quelques sacrifices, il vaut mieux en porter le fardeau que d'avoir la tristesse, plus tard, de voir partir leurs enfants les uns après les autres. Un instrument de musique, un piano peut-il avoir sa place à la campagne ? Pour ma part, qu'on me pardonne cette expression quelque peu banale, j'aime mieux une bonne *tireuse* de vache, à la campagne, que mille *casseuses de piano,* mais si le piano ou tout autre instrument de musique peut lier les enfants à la maison, je pardonnerais bien ce travers.

Les jeunes gens de 18 et 20 ans aiment à sortir et à faire sonner quelques sous dans leurs poches. Ce n'est pas là un bien grand mal? Je veux croire que les deux extrêmes sont à éviter. Trop sortir et trop dépenser est dangereux; d'un autre côté, qui ne voit que le contraire ne l'est pas moins pour faire détester la vie de campagne ? Il y a des parents qui ne voudraient pas, pour tout au monde, laisser cheval et voiture entre les mains de leurs enfants; encore seront-ils moins disposés à leur donner l'argent dont ils ont besoin pour des récréations légitimes ou des dépenses absolument nécessaires. Et cette avarice sordide fait que ces jeunes gens, privés de plaisirs légitimes, s'en prennent à la vie du cultivateur. Ils rejettent sur l'agriculture la responsabilité de leurs ennuis et de leurs tristesses. " Si je puis, un bon jour, m'en débar-

rasser," voilà qui résumera leur état d'âme. Dès ce moment, ils ont bien pris la résolution de déserter le travail de la terre. Une circonstance fortuite la fera mettre à exécution et nous aurons là un autre exemple de l'abandon du sol.

Que de parents qui n'ont rien fait, et qui ne font encore rien, pour attacher leurs fils à la noble carrière agricole! Au contraire, ils n'agiraient pas autrement s'ils voulaient les en décourager. Il y a donc encore œuvre d'éducation à faire, et matière à réforme, chez plus d'un de nos cultivateurs. On criera peut-être à l'intrusion du modernisme jusque dans la vie rurale. Qu'on y regarde de plus près et l'on se convaincra vite que ce sont tout simplement les exigences des temps qui obligent à voir les choses d'un autre œil qu'on ne les voyait autrefois.

CHAPITRE XIV

L'économie et la classe agricole

La richesse est faite non pas tant de ce que l'on gagne que de ce que l'on économise. Cet axiome, vrai pour toutes les classes de la société, l'est encore davantage pour la classe agricole. Sa richesse à elle, est l'économie. Si les parents doivent quelquefois, s'imposer des sacrifices pour retenir les enfants sur la ferme, en faisant quelques dépenses ici et là, il ne faut pas, par ailleurs, qu'ils poussent cette complaisance jusqu'à la prodigalité. Il est bien plus facile de tomber dans ce dernier abus, car si les temps nous ont apporté des réformes utiles et avantageuses, sachons reconnaître aussi qu'ils ont entraîné avec eux, malheureusement, des vices que nos pères ne connaissaient pas. La grande plaie de l'heure actuelle est l'imprévoyance et le manque d'économie. On vit au jour le jour, très bien, largement, mais on n'économise point. On reçoit l'argent d'une main et de l'autre on le jette avec plus grande rapidité que celle qu'on a mise à le gagner. On achètera un cheval de course, une voiture de luxe, un luxueux ameublement de salon, dont on n'a guère besoin et dont on peut se passer. Et le crédit ! Oublie-t-on d'acheter à crédit sur billets promissoires qui se multiplieront au point qu'il faille en payer un chaque mois ; heureux

encore si on peut les acquitter et si on ne tombe pas dans la catégorie des bons chevaliers du crédit, qui ne pensent plus à payer leurs vieilles dettes et qui laissent toujours vieillir les jeunes. Il est clair qu'avec cette manière de vivre, les produits de la terre ne peuvent suffire aux besoins de ceux-là.

L'économie chez les parents est souvent nulle ! Aussi, la génération présente s'en ressent. Ils sont rares, de nos jours, les jeunes gens qui, arrivés à l'âge de s'établir et de fonder une famille, ont des épargnes. Si on en trouve un par hasard, c'est tout juste l'exception, qui arrive à temps pour confirmer la règle générale, et celui-là sera, aux yeux de tous, un phénomène, une perle précieuse, que toute jeune fille sera heureuse d'épouser. Ce n'est pourtant pas le salaire qui fait défaut. Le jeune homme peut facilement, aujourd'hui, gagner de 26 à 35 piastres par mois; il peut donc mettre de côté, par année, au moins de 150 à 200 piastres; avec de l'économie, arrivé à l'âge de 24 à 26 ans, il aurait la jolie somme de 1,000 à 1,500 piastres en banque.

Considérons la question sous un autre point de vue. Je suppose que ce jeune homme, à l'âge de 18 ou de 20 ans, entreprenne le défrichement d'une terre nouvelle et qu'il y mette, chaque année, une partie de ses petites économies; en moins de cinq

ans, il aura 40 et 50 âcres de terre, en bonne culture; il possèdera, en plus, maison et dépendances nécessaires. Celui-là sera prêt à entrer en ménage, et l'on dira dans le canton à qui veut l'entendre, les mères surtout, à la recherche de gendres, voilà un jeune homme *mariable*.

Hélas! le contraire arrive bien souvent pour nos jeunes *gens*. On s'amuse, on dépense et l'on gaspille; puis, arrivé à l'heure sérieuse de la vie, on se trouve les mains vides et la tête remplie de châteaux d'Espagne écroulés. Que faisiez-vous donc au temps heureux de votre jeunesse? — Nous chantions. — Eh bien! dansez maintenant! Ce qui ne sera pas toujours facile et agréable avec femme et marmailles.

On me raconta, un jour, l'histoire la plus curieuse d'un jeune homme de cette catégorie. Il avait passé quatre années dans les chantiers du Maine, lorsque, un bon printemps, il se décide à revenir au milieu de la civilisation avec $1,500.00 dans ses poches. Du coup, il se croit millionnaire. Il loue un char spécial qu'il pourvoit de bons cigares et de liqueurs de toutes les marques, et il engage à son service, deux bons noirs au cheveux crépus, puis, file à Chicago mener la vie d'un grand seigneur. Seulement, ça ne pouvait guère durer. Trois soleils ne s'étaient pas couchés que déjà il devait reprendre le chemin de la modeste demeure

de son père. Lorsqu'il se réveilla le lendemain de son arrivée, il avait la tête lourde et ce qu'on est convenu d'appeler: le mal des cheveux, mais pas un seul sou en poche; sans mot dire, il décrocha ses salopettes (overhall) et partit pour le flottage des billots. Cette histoire ne se renouvelle-t-elle pas, chaque printemps, au retour des chantiers, pour bon nombre de nos jeunes bûcherons ? Ils arrivent du chantier avec la somme assez rondelette de $100.00 à $200.00. Au lieu de placer cet argent à la banque ou ailleurs, en lieu sûr, ils s'empressent de mener la vie de petits seigneurs durant une quinzaine de jours, allant de droite à gauche, et reviennent bredouille, à la maison, *manger le pain à papa et la soupe à maman,* quitte à recommencer après le flottage des billots, avec une édition renouvelée mais aucunement corrigée, croyez-moi.

Il faut donc réagir contre ce défaut, si nous voulons garder la jeunesse au sol natal. Ces jeunes gens ne pourront jamais avoir le goût de la culture, ni jamais réussir en quoi que ce soit, tant qu'ils vivront dans cette prodigalité et dans cette insouciance de l'avenir. Prêchons-leur l'économie et donnons-leur l'occasion de la pratiquer en favorisant l'établissement de Caisses Populaires qui ont tant fait, sous ce rapport, en d'autres endroits.

Enseigner aux parents et aux jeunes gens à faire

fructifier les sous qu'ils économisent sur leurs plaisirs, leur enseigner à limiter leurs dépenses aux chiffres de leurs revenus et à tenir un compte exact de leurs recettes et de leurs déboursés et à ne pas chercher à dépasser leur condition, tel est le but excellent des Caisses Populaires, qui contribuent à refaire l'éducation économique de la classe agricole. Les résultats, au point de vue financier, ne sont pas moins encourageants, partout où ces Caisses fonctionnent et où elles sont tant soit peu favorisées. "L'Action Catholique", du 3 février 1916, donnait le compte rendu du bilan de huit de ces Caisses, et nous disait que le mouvement général de leurs affaires se montait, à cette époque, à $4,004,147.76 et celui de leurs prêts à $2,354,540.41. Lorsqu'on pense que ce montant est tout simplement le produit des petites économies d'humbles cultivateurs, pour la plupart, ce chiffre est prodigieux. Que de paroisses, dans la province de Québec, se sont entièrement relevées au point de vue économique avec ces Caisses d'épargne! Elles ont enseigné, en plus, l'économie et la prévoyance ; elles ont tué le luxe ruineux et ridicule qui les désolait; elles ont paralysé l'œuvre néfaste des usuriers, en permettant aux habitants de faire des emprunts à des conditions faciles et raisonnables ; elles ont facilité l'amélioration des terres et des bestiaux. Bref, elles ont entièrement changé la face des affaires à tous les points de vue.

Dans l'œuvre du relèvement de notre population rurale, pour l'avancement de l'agriculture dans nos paroisses, convainquons-nous bien d'une chose; il faut revenir à l'économie et j'ajouterai :

Sans la Caisse populaire, pensez-y bien,
Tout ne vous servira de rien.

CHAPITRE XV

Le bois, voilà l'ennemi de l'agriculteur

L'exploitation intelligente de la forêt a son bon côté. Les revenus qu'on peut en retirer ne sont pas à dédaigner. Voilà pourquoi aussi, il ne convient pas de la déboiser complètement, car une fois disparue, il est presque impossible de la faire revivre. Sans la forêt, point de bois de chauffage, ni de construction, et il reste impossible d'assurer l'industrie de nos grandes scieries.

Etablissons encore comme principe que la forêt est d'une grande utilité pour le colon, dans les premières années d'un défrichement, sur une terre nouvelle. Sans elle, comment pourrait-il vivre en attendant qu'il puisse récolter assez pour assurer sa subsistance et celle de sa famille ?

Cela étant compris, toute entreprise d'opération de bois devient pour l'agriculteur un danger et occasionne un retard dans le travail de la terre. Du moment que le défrichement est assez avancé, que l'agriculteur peut récolter suffisamment pour ses besoins, il doit se donner tout entier au travail du sol. Qu'un marchand, qu'un industriel fasse le commerce de bois, rien de plus naturel, mais qu'un agriculteur veuille exploiter la forêt tout en fai-

sant la culture de la terre, cela ne peut se concilier. Et pour rappeler le vieux proverbe : qui court deux lièvres à la fois manque les deux.

Pourtant, n'est-ce pas là le mal de l'heure présente ? Pour ces raisons, on peut dire, sans se tromper : le bois, voilà l'ennemi. C'est la cause du peu de progrès de l'agriculture dans maints endroits, comme aussi la paralysie de nos paroisses dans la voie du bien-être et de l'aisance.

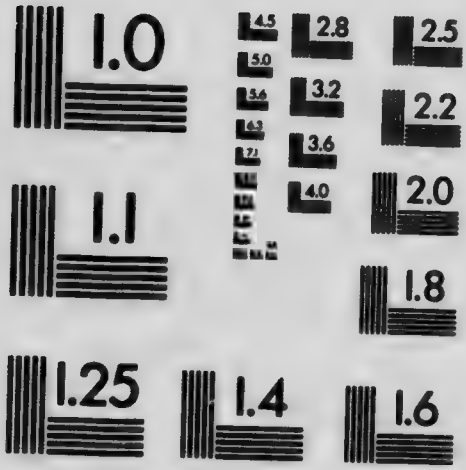
" Roche qui roule n'amasse pas de mousse ". Le vieux proverbe est vrai surtout pour ces cultivateurs qui courent de chantiers en chantiers, à chaque hiver, et qui reviennent, au printemps, sans le sou en poche. Après tout ce travail des bois, dur et pénible, sont-ils devenus plus riches ? Hélas ! le contraire est arrivé bien souvent. Il faut compter d'abord, dans ces opérations, sur beaucoup d'imprévu : la cherté des vivres, la qualité et l'abondance du bois qui fait défaut tout d'un coup, un mesurage qui dépasse les prévisions ordinaires, une maladie subite, des accidents survenus, une mauvaise saison et mille autres choses qui font que, très souvent, on revient, le printemps à la maison, les épaules chargées d'une dette de quelques cents piastres à la place des profits convoités. Cet hiver n'a guère payé. Mais, je suppose que tout a souri au gré du petit contracteur de bois et qu'il revienne, au printemps, avec quelque ar-

gent. Cet argent est bien vite dépensé et, d'ordinaire, profite rarement. C'est, à peu de choses près comme celui que l'on fait dans la vente de la boisson enivrante: il se fait vite et se dépense encore plus vite.

Quels que soient d'ailleurs les revenus que l'on peut retirer de ce travail des chantiers, ils ne pourront jamais compenser les pertes subies, dans l'intervalle, par la négligence et l'insouciance avec lesquelles on aura fatalement traité la culture de la terre. Tout a été négligé; les récoltes ont été faites avec une activité fébrile; on a entassé, dans les bâtiments, un grain vert ou à demi-sec; le soin d'arracher les patates a été laissé aux enfants et la moitié restera bien enfouie dans la terre; les labours de l'automne seront faits à la hâte, si toutefois, on ne les renvoie pas au printemps; l'engraissement de la terre est totalement oublié; les clôtures abandonnées... et surtout ne parlons pas de ramasser les roches. Et, pendant l'hiver, qui soignera les bestiaux ? Bien souvent, un enfant qui ne leur donnera qu'une maigre pitance à des heures indues et irrégulières; les étables s'infecteront d'air malsain et fétide qui engendrera la maladie; alors ce sera "le diable est aux vaches" chez Baptiste Pinette. On constatera, avec chagrin, la disparition d'une ou deux vaches et l'on dira: c'est dommage, elles étaient à la veille de donner du profit!

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Celles qui resteront seront si misérables qu'elles n'auront même pas le courage d'envisager, d'un œil ferme, le premier pissenlit qu'elles rencontreront au sortir de l'étable !

Croyez-vous qu'on sera devenu plus sage, au printemps ? Allons donc. Il faudra courir au flottage des billots. On reviendra quelques jours avant les semences. Deux ou trois jours de labour et de *hersage* intenses, puis le grain jeté ici et là, à pleine main, et crac, tout est fini. Avec tout cela, on compte sur des bonnes récoltes ? Appelez ça comme vous voudrez, moi je soutiendrai que c'est, ni plus ni moins, tenter la Providence. Dieu veut bien, dans sa bonté, accorder à votre terre la fécondité et même l'abondance, mais à la condition que vous y coopériez par votre travail.

Encore si l'on pouvait comprendre cette vérité élémentaire ! Mais non, on dira ensuite: ça ne paye pas l'agriculture. Ma terre n'est pas bonne; je ne puis y vivre; il faut bien m'en aller travailler ailleurs.

Voilà le résultat du travail des bois ! Votre terre s'est épuisée, ruinée, et vous par dessus le marché. Si vous en avez retiré quelque profit, je ne crois pas que ce profit puisse jamais compenser ce que vous avez perdu. Vous qui depuis dix ans, quinze ans, courez la forêt, êtes-vous plus avancés? Hélas! vous vous êtes appauvris davantage à mesure que

vous versiez si généreusement vos sueurs et le meilleur de votre vie au profit du marchand de bois, qui, lui, s'est enrichi à vos dépens, croyez-moi. Dites, lequel des deux, de vous ou du marchand de bois, a bénéficié de votre labeur ? Si vous n'êtes pas très convaincus, écoutez ceci: Je connais un marchand de bois, un homme superbe, qui a exploité la forêt durant vingt ans avec les bras de braves Acadiens de toute une paroisse. Ils étaient tous cultivateurs, mais ce monsieur avait su si bien les faire à sa main qu'il arriva un moment où on le croyait devenu l'être nécessaire, indispensable, sans lequel nul ne pouvait vivre; il y en eut même qui lui décernèrent le titre pompeux de bienfaiteur et de père nourricier de la paroisse. Or, cet homme vient de mourir. Il laisse à ses héritiers, les uns disent un million, les autres un demi-million; est-ce vrai? je ne le saurais affirmer, mais ce dont je suis certain, c'est qu'il laisse aux siens toute une fortune. Nos petits cultivateurs eux, sont restés sans le sou, quelques-uns avec des dettes, et un grand nombre avec des terres négligées et ruinées. Cet homme s'est enrichi et eux se sont appauvris. Tel est le résultat. Cette histoire vraie, vécue, se renouvelle malheureusement trop fréquemment, car c'est la même chose partout.

Vous avez travaillé, durant vingt ans pour ce marchand de bois, en donnant six et huit mois de votre

temps par année ? Que n'eussiez-vous employé ce temps sur votre terre ! Aujourd'hui, elle serait défrichée d'un bout à l'autre; vous auriez de superbes récoltes; vous seriez à l'aise et indépendants, sinon riches. Avec tous ces biens, vous auriez conservé votre santé; vous auriez connu et goûté les joies pures et solides du foyer domestique; vous auriez vu grandir vos enfants chez vous, et vous les auriez conservés bons, purs et sobres à vos côtés... tandis que maintenant...? A vous de tirer la conclusion.

CHAPITRE XVI

La classe des moitié-bûcherons et moitié-agriculteurs

" Spectacle désolant que celui d'un homme intelligent et courageux qui épuise sa vigueur sur un sol ingrat, mais combien plus désolant encore celui d'un homme intelligent et courageux qui épuise son intelligence et sa vigueur sur un sol riche et fertile, qu'il ne sait pas cultiver, parce qu'on ne le lui a pas enseigné! Alors à quoi bon grossir le nombre des paroisses ? L'agriculture s'y trouve dans une souffrance extrême. Puis, le colon n'a plus qu'à se faire le serviteur du *lumberman* qui, après avoir accaparé nos dépouilles, s'enrichit encore des sueurs et du sang de notre travail, presque toujours rétribué par un salaire de famine. C'est là l'origine de cette classe d'hommes moitié-bûcherons et moitié-agriculteurs, classe ignorante, sans ambition souvent, malheureusement sans fierté, habituée qu'elle était à courber l'échine devant le maître qui lui servait sa maigre pitance."(1).

Ne pouvant vivre sur sa terre, l'agriculteur prend le chemin des chantiers. Pourquoi cet état de choses ? Nouveau problème à résoudre. Ce n'est

---

(1) Jean Rivard, p. 22. Citation du Rév. P. Th. Couët, O.P. " Le Bois, voilà l'ennemi."

pourtant pas le terrain qui manque. Une terre de cent âcres, mais c'est un domaine seigneurial dans les *vieux* pays ! En France, en Belgique, en Hollande, en Allemagne, partout, sauf en Amérique, il est bien rare que le petit propriétaire terrien possède plus de dix à vingt âcres de terre. Et sur ce domaine, il vit lui et sa famille et trouve moyen encore de faire des épargnes. Est-ce que la moyenne du terrain possédé par chaque habitant, en Danemark, n'est pas de huit âcres seulement ? Et peut-on trouver ailleurs un pays où l'agriculture soit plus en honneur et dont les revenus soient plus prodigieux ?

Lorsque les émigrés d'outre-mer nous arrivent au pays et qu'on leur donne une terre de cent âcres, du coup ils se croient grands seigneurs. Si, là-bas, à l'étranger, l'agriculteur vit très bien sur un lopin de terre de vingt âcres, pourquoi nos cultivateurs canadiens ne vivraient-ils pas sur une terre de cent âcres ?

On nous dira peut-être, mais là-bas on y fait deux récoltes. C'est vrai en certains endroits, mais pas partout. En supposant même qu'en d'autres pays, on y pratique deux récoltes équivalent-elles à la seule récolte d'une terre de quarante âcres.

A Québec, dans maints endroits, les vieilles terres ont été divisées et subdivisées pour permettre aux enfants de s'établir près des vieux parents. Or,

dans la plupart des cas, les résultats n'ont été que plus avantageux au point de vue du rendement. C'est qu'ayant moins grand à cultiver, on s'est appliqué, avec plus de soin, à n'en laisser perdre aucune parcelle; puis au moyen de nouveaux systèmes de culture, on s'est efforcé surtout, à tirer du sol, tout le rendement possible. Tel est le secret du succès d'un grand nombre.(1).

Le grand mal serait donc d'avoir trop grand à cultiver ? C'est possible. Dans tous les cas, celui qui possède une trop grande étendue est exposé à faire une culture superficielle. Il sème ça et là, sans s'occuper à bien faire ce qu'il fait, sans se soucier davantage d'améliorer le terrain par le travail, sans chercher à le renouveler par l'engrais et à tirer, par les nouvelles méthodes mises entre ses mains, toutes les richesses que chaque pied de terre recèle dans son sein.

---

(1) M. le docteur Brisson dans une remarquable conférence à la chambre de Commerce de Montréal, en novembre 1914, cite plusieurs expériences de culture intensive absolument concluantes. A la ferme "Laurentide", de Grand'Mère, sur 38 arpents de terre, un jardinier français a récolté en culture maraichère : salades, choux, pois, patates et autres légumes, pour la valeur de $7,640, ce qui revient à $283, de l'arpent, soit dix fois ce que rapporte le même terrain en foin et en avoine. A Guelf, d'après le "Globe" de Toronto, on a démontré que sur une petite ferme de deux arpents et demi, cultivé d'une manière intense, en tirant parti de tout, le propriétaire avait retiré un profit net de $2,700, par année.

"La Rénovation agricole" par le Dr Brisson, pp. 9 et 10.

Citation du Rév. P. Alexandre Dugré, S. J., dans les "Avantages de l'Agriculture."

C'est encore la vieille routine qui bat son plein; conséquence naturelle d'une habitude presque séculaire, transmise de pères en fils, et que l'on peut appeler: héritage des ancêtres.

"Les premiers colons qui vinrent ici, opéraient au hasard, cultivaient n'importe quoi, n'importe où, n'importe comment, préoccupés uniquement de vivre. L'énorme étendue du sol les invitait à ce genre de culture, ou mieux à cette absence de méthode. Il pourrait en être autrement puisque aujourd'hui l'agriculture est devenue une science comme le droit, la médecine, et une science pratique qui permet de réussir et de vivre sur une étendue de terrain beaucoup plus restreinte." (1).

On pourrait dire la même chose des bestiaux. Ne semble-t-on pas s'arrêter beaucoup plus au nombre qu'à la qualité du bétail ? Qui ne peut voir en cela un fort mauvais système d'élevage ? Gardons-en moins et qu'ils soient de race supérieure. Il nous sera facile de les bien entretenir. Occupons-nous aussi de les mieux nourrir. N'a-t-on pas dit souvent, que la crèche fait tout dans ce genre ? Voilà une grosse vérité bonne à retenir. Mettons-la en pratique et nous serons vite convaincus de ses heureux résultats.

---

(1) Le bois, voilà l'ennemi, p. 5, par le Rév. P. Th. Couët, O. P.

Une conclusion s'impose: on n'arrivera jamais à un résultat pratique qu'à la condition de revenir à l'étude intelligente de la science agricole, dont nous avons parlé. Si on pouvait convaincre l'agriculteur de cette vérité, ce serait déjà un grand pas de fait vers le succès. Ainsi parle "l'auteur de Jean-Rivard": "Quant à la connaissance de son art, c'est-à-dire, la science agricole, je voudrais, pour l'agriculteur, qu'elle lui fût aussi familière que les connaissances légales le sont à l'avocat et la médecine aux médecins. On pourra dire que c'est un rêve que je fais là. Quelque chose me dit pourtant que ce n'est pas une chose impossible. On peut dire à l'heure actuelle, que la grande moitié de nos cultivateurs, pourraient, consacrer deux, trois et quatre heures par jour à lire, à écrire, à calculer, étudier; aucune classe n'a plus de loisir, surtout durant nos longs mois d'hiver." (1).

Une fois bien renseigné sur l'art de travailler la terre, il sera facile, croyons-nous, à l'agriculteur de cultiver moins grand de terre et de produire davantage. Et nous ne pouvons guère douter, qu'avec toutes les nouvelles méthodes mises entre ses mains, il ne puisse trouver, dans ce travail, aisance et indépendance, sans qu'il lui soit nécessaire de courir les bois, chaque hiver; il sortirait enfin, de

(1) Jean Rivard, p. 121. Citation du Rév. P. Th. Couët, "Le Bois, voilà l'ennemi."

cette classe de demi-bûcherons et demi-agriculteurs pour entrer dans la classe de ces bons cultivateurs dont un gouverneur anglais a dit, un jour, en visitant *incognito* les campagnes canadiennes: "mais c'est un peuple de gentilshommes que je rencontre sur ces terres."

CHAPITRE XVII

Les jeunes gens et la vie des chantiers

Essayez, si vous le pouvez, à retenir le matelot, ce vieux loup de mer, lorsque le soleil du printemps a dégagé les rivières et les fleuves de leur prison de glace ! Vous perdrez votre temps. Vous n'aurez guère plus de succès auprès du bûcheron qui voit tomber, à l'automne, les premières neiges d'un nouvel hiver. La forêt l'appelle et l'attire par le sourd et solennel mugissement de ses longs sapins, par l'âcre senteur de toutes ses essences résineuses, et par mille autres langages que lui seul connaît, habitué qu'il est, depuis longtemps, à les étudier et à les comprendre.

La vie des chantiers n'est pas sans avoir ses charmes pour toute cette jeunesse ardente et vigoureuse. C'est la liberté et l'indépendance relative; c'est la compagnie de camarades, gais lurons; c'est la vie au grand air dans cette atmosphère de vigueur et de santé dont les bois sont imprégnés; ce sont les repas pris en commun où l'appétit, aiguisé par le travail, trouve toujours son profit dans une nourriture forte et substantielle; enfin, il n'y a pas jusqu'au bon lit de sapin qui n'apporte avec lui ses petites attractions.

Initiés de bonne heure à ce genre de vie, les jeunes gens de notre Acadie ont fini par l'aimer. Ils lui ont demandé leur premier salaire. Rien d'étonnant, s'ils ont continué ensuite à tirer de lui le pain de chaque jour pour eux et pour la petite famille qui grandit à leurs côtés. Cette orientation vers la forêt les a détournés de la terre où ils se figurent ne pouvoir vivre désormais. Ils y travailleront bien quelque peu, durant l'été, mais jamais d'une manière appliquée; c'est plutôt pour tuer le temps, en attendant le moment où ils reprendront, à l'automne, le chemin de la forêt.

Voilà autant de bras perdus pour la culture sérieuse de la terre. C'est triste, c'est lamentable, mais c'est vrai.

Dans cette génération qui pousse, à côté de ces coureurs de bois, nous voyons les hommes de demain. Cette nouvelle phalange de jeunes gens, qui s'avancent, en rangs pressés, sera-t-elle composée de vrais agriculteurs, ou ces nouveaux venus marcheront-ils sur les traces de leurs grands frères bûcherons ? C'est aux parents de nous le dire.

Après leur avoir montré les avantages physiques, moraux, économiques que procure la culture de la terre, ces parents peuvent-ils ne pas donner une réponse nette et combien pleine d'espérances : nous ferons de nos enfants de vrais agriculteurs, ce qui suppose l'abandon total de la vie des chantiers.

Car nous croyons avoir prouvé que l'agriculture et l'exploitation de la forêt ne peuvent marcher ensemble. Il faut, pour mettre fin, entreprendre la croisade sacrée de l'abandon de la forêt par l'agriculteur; le mot d'ordre sera : le bois, voilà l'ennemi. Comment ces parents, soucieux de l'avenir spirituel de leurs enfants beaucoup plus encore que de leur avenir matériel, hésiteraient-ils à emboiter le pas dans cette croisade de guerre à la "vie des chantiers"? Trouveraient-ils, pour eux, dans cette vie des bois, tous les avantages matériels, ces avantages ne compenseront jamais les conséquences malheureuses qui en résultent, fatalement, au point de vue moral, dans l'âme de leurs enfants. Que l'on dise à ces parents que l'évêque du diocèse a décidé de fermer les portes de l'église paroissiale six mois chaque année. Vous les verrez jeter les hauts cris. Mais, c'est intolérable! Pensez-y donc, six mois, sans messe, sans sacrements, sans instructions! et cela chaque année! Comment voulez-vous élever une famille chrétiennement avec ce nouveau régime...?

Et pourtant, n'est-ce pas là le cas où, de leur propre choix, se trouvent leurs jeunes gens ? A cet âge de l'adolescence où les fils de nos familles ont tant besoin de se fortifier, par les sacrements, contre l'entraînement des passions, les parents leur permettent de s'enfoncer dans la forêt durant six,

sept ou huit mois de l'année; ils passeront leur jeunesse et grandiront loin de l'église et des sacrements. La conséquence de cette vie passée au milieu des bois sera nécessairement l'ignorance religieuse qui amènera ensuite l'indifférence et l'affaiblissement de la foi dans leur âme. Et, plus tard, ils prendront rang parmi ces nombreux catholiques de nom, mais qui n'ont pas de principes religieux.

Cette réunion de jeunes gens du même âge, de la même ardeur, sujets aux mêmes passions a aussi ses inconvénients et ses dangers.

Y eût-il un seul diseur de mauvaises paroles, ce serait suffisant pour flétrir la vertu de centaines d'autres bons, purs et honnêtes. Hélas! il s'en rencontre plus d'un dans les chantiers! Et il faut connaître bien peu la vie que l'on y mène pour ne pas savoir que l'on y fait, en certains endroits, une pratique, presque quotidienne, de ces discours obscènes et dangereux. A côté de ces malheureux jeunes gens qui ridiculisent la vertu et la religion, quelquefois, relèvent le vice et le mal, se rencontre trop souvent le blasphémateur. Nous savons, par expérience, que le chantier devient ainsi l'école du blasphème. Le jeune homme se laisse facilement entraîner par tous ces exemples de contagions malsaines. Il ne saurait se croire homme tout de bon s'il n'emboîte le pas avec les camarades plus vieux

que lui dans la vie des chantiers. Alors avec eux, il ne tardera pas à blasphémer tout ce qu'il y a de plus saint au ciel et sur la terre, heureux encore s'il n'arrive pas à les dépasser tous dans ce triste langage.

Dans les allées et venues, de la paroisse au chantier, les jeunes gens rencontrent, parfois, des occasions dangereuses. La boisson y fait hélas! des victimes nombreuses. C'est dans ce voyage vers le chantier que le jeune homme a pris son premier verre; il ne s'arrêtera pas en aussi beau chemin, croyez-nous; il finira vite par en prendre le goût, puis par en contracter l'habitude. Avec tout cela, le jeune homme fera des dépenses folles, extravagantes; ne lui parlez plus d'économie, ce sera inutile. Quant au foyer paternel, il s'en est à jamais détaché; rien de plus ne l'attire. Bref, c'est une démoralisation complète dans son âme.

Je veux croire, certes, qu'il y a des exceptions. Oui, Dieu merci, bon nombre d'entre eux passent à travers tous ces périls sans se laisser emporter par le courant de cette déchéance morale; mais nous ne croyons pas nous tromper, en disant qu'ils sont le petit nombre, eu égard, ici au grand nombre de ceux qui font tristement naufrage dans la vertu. Que de jeunes gens sont partis de la maison paternelle, à l'automne, bons, pieux, et religieux, et qui sont revenus, au printemps avec le

germe de tous les vices. Que c'est regrettable pour eux et pour leurs parents !

Quel remède à ces dangers ? Détournez vos fils de cette vie des chantiers; pendant qu'ils sont en bas âge, faites-leur aimer le travail de la terre en les y habituant de bonne heure.

L'agriculture est encore, avec la religion, la plus sûre gardienne des mœurs et des âmes de vos jeunes gens.

VERS LA COLONISATION DANS RISTIGOUCHE

Celui qui fait pousser deux épis de blé où il n'en poussait qu'un seul est un bienfaiteur de l'humanité.

HENRI IV,
Citation du Manifeste en faveur du monument Hébert.

Dans les pages qui précèdent je me suis appliqué à faire voir la beauté, la noblesse et les avantages de la carrière agricole, je m'adresse maintenant aux jeunes gens de notre chère Acadie, et les invite à venir coloniser le beau comté de Ristigouche. Ils y trouveront des terres fertiles et, avec du travail, l'aisance sinon la richesse.

A. M.

Le Comté de Ristigouche

Le comté de Ristigouche tire son nom de la rivière Ristigouche, la plus importante du Nouveau-Brunswick après le fleuve St-Jean et le Miramichi. Si vous jetez un coup d'œil sur la carte du Nouveau-Brunswick, vous verrez que le comté de Ristigouche comprend presque toute la partie nord de notre province, soit une étendue de 120 milles

sur 30, et 38 milles de profondeur, c'est-à-dire, à peu près l'étendue de l'Ile du Prince-Edouard. Voilà Ristigouche, un pays quoi...! Eh bien, dans cet immense territoire, bien que ce comté soit l'un des plus grands en étendue, se trouve la plus petite population de la province avec les comtés de Albert, Queen et Sunbury. C'est un pays nouveau, il est vrai, et inconnu encore de plusieurs.

Depuis ces dernières années, il semble faire, toutefois, un progrès marqué. Sa population, en effet, a plus que doublé dans la dernière décade. Voici des chiffres qui se passent de commentaire. En 1905, sa population était de 10,000; au dernier recensement en 1911, elle avait atteint le chiffre de 15,677. Si je compte maintenant l'augmentation naturelle de sa population chaque année où nous enregistrons en moyenne 600 naissances, chez les catholiques seulement, si j'ajoute surtout le nombre de colons canadiens-français établis depuis 5 ans le long du nouveau chemin de fer dit l'International, tout en éliminant les décès, survenus dans l'intervalle, je ne crains pas d'affirmer que la population présente du comté de Ristigouche dépasse 22,000.

Il faut remarquer que cette population n'habite que le littoral de la Baie ou de la rivière Ristigouche, Balmoral étant la seule paroisse située un peu dans les terres avec les quelques nouvelles pa-

roisses de l'International qui ne datent que d'hier. Ce n'est donc pas le terrain qui manque pour coloniser, mais plutôt les habitants qui font défaut. Et nous avons l'espace pour plus de 60,000 âmes. Qui peut douter que nous y arrivons ? Laissons à nos petits neveux le soin de le constater; dans tous les cas, qui vivra verra.

Œuvre nationale

Un tout petit appel, mais fort et chaleureux, de l'*Action Sociale* et reproduit par le *Progrès du Golfe de Rimouski* en août 1911, a attiré les yeux vers nos immenses régions colonisables de Ristigouche. Quelque temps plus tard je recevais d'un prêtre, très en vue à Québec, une lettre ainsi conçue: "J'ai lu avec plaisir votre article: "Appel chaleureux des Acadiens et des Canadiens de la rive nord de la Baie des Chaleurs". Vous touchez là une question qui m'intéresse vivement. Je veux connaître ces magnifiques terrains colonisables dont vous parlez et, en même temps, me renseigner, prendre des notes sur votre joli pays de Ristigouche." Ce prêtre, quelques jours plus tard, se donnait la peine de venir se renseigner sur les lieux mêmes. Quand je lui eus exposé toute la belle œuvre de colonisation à faire dans Ristigouche, le long du nouveau chemin de fer de l'International,

il en fut tout émerveillé. Quelle heureuse idée d'unir cette poignée de français de Ristigouche, à Madawaska où l'on compte, avec les français du Maine, plus de 40,000 des nôtres! C'est là un idéal à poursuivre, croyez-moi; pour ma part, ajouta-t-il, je préférerais voir nos jeunes gens de Québec se diriger vers votre pays plutôt que partout ailleurs vers l'Ouest ou l'Ontario. Pour le bien général de la race Canadienne et Acadienne, il faut nous grouper et nous resserrer davantage. C'est si facile puisque nous sommes voisins. Ce sera là, n'en doutons pas, le secret de notre force comme race."

Voilà bien, certes, ce que nous cherchons; nous voulons garder les nôtres et attirer le plus grand nombre possible de nos frères de Québec vers nous. L'œuvre de colonisation que nous poursuivons, n'a d'autre but que de faire du bien. Nos efforts, heureusement, n'ont pas été tout à fait infructueux jusqu'à ce jour, puisque nous comptons, depuis cinq ans, au delà de 700 familles canadiennes et acadiennes réparties un peu partout dans Ristigouche, mais surtout établies le long du nouveau chemin de fer de l'International. Ce courant ne fait que commencer; nous attendons mieux de l'avenir dès que notre comté sera plus connu et plus apprécié.

Le bois : la grande industrie du comté de Ristigouche

La grande industrie du comté de Ristigouche, à l'heure présente, est celle du bois. Nos forêts, sur une étendue de plusieurs milles, contiennent le bois le plus riche et le plus propre à mettre sur le marché local et étranger. Aussi est-ce par centaines que nous arrivent, à chaque printemps, les grands voiliers et les vapeurs d'outre-mer qui remontent la Baie et la Rivière jusqu'à Campbellton et Ste-Anne de Ristigouche. C'est un va-et-vient continuel tout l'été jusque tard dans l'automne, où quelques-uns semblent braver les premières gelées avec les premières rafales et les bourrasques de verglas et de neige.

Il a été coupé dans le comté de Ristigouche en 1913, 67,120,839 pieds de bois marchand répartis comme suit: sont sortis de la rivière Ristigouche 54,688,555 pieds; de la rivière Jacquet, 7,114,284 pieds; des rivières Charlo et Benjamin, 5,313,000 pieds. Il en est de même dans tous les comtés de la province où la grande industrie là, comme ici, est la coupe et le commerce du bois. Sur la première, le gouvernement provincial perçoit chaque année, de gros revenus. C'est pour lui le nerf de la guerre. Y toucher, c'est le frapper à l'endroit sensible du cœur. Voilà pourquoi se fera-t-il prier pour céder quelques lopins de terre à la saine co-

lonisation; voilà pourquoi encore, dans les conflits, qui arrivent hélas! malheureusement trop fréquemment entre colons et marchands de bois, fera-t-il pencher la balance du côté de ces derniers comme étant ceux qui soutiennent, entretiennent et augmentent ses revenus et ses trésors.

Mauvais calcul et grossière erreur! Si le commerce du bois est un revenu immédiat pour un gouvernement, il ne peut l'être indéfiniment. La forêt s'épuise comme toute autre chose. Elle peut manquer, avant même qu'elle ait rendu toutes les richesses qu'elle recèle dans son sein. Que le feu la dévaste, la source de ses revenus est tarie jusque dans ses profondeurs. Puis ses revenus quelque appréciables qu'ils soient, ne sont pas durables et véritablement solides. L'argent qu'ils procurent met une certaine aisance passagère, va et vient, circule pendant un certain temps, puis disparaît dans les goussets de nos industriels ou de nos capitalistes, et tout est à recommencer... Ce travail n'a rien ajouté à la richesse naturelle d'un pays, encore moins à celle de ses habitants. Qu'on exploite la forêt avec intelligence, personne n'y trouvera à redire. Seulement, de grâce, ne le faisons point au détriment de la colonisation, qui seule peut devenir la base de la prospérité et la richesse d'un gouvernement provincial comme de tout un pays. Nous avons pour le prouver l'exem-

ple de ces pays d'outre-mer où l'agriculture est en honneur avant tout et devient, pour cette raison, un des éléments les plus féconds dans l'augmentation de leur population, comme de la richesse individuelle et publique.

Ce n'est pas, certes, que les gouvernants de cette province ignorent cet état de choses. Ils le comprennent si bien qu'il est pour eux le grand cauchemar quand ils voient le peu de progrès que fait la province dans sa population et ses revenus.

Dans une assemblée tenue à Frédéricton en mars 1912, convoquée sous les auspices du gouvernement provincial, le problème fut soumis à une étude sérieuse. La conclusion fut la même chez tous: il faut revenir à la culture de la terre, coloniser le plus possible et peupler le Nouveau-Brunswick.

En 1870, cette province avait une population de 351,000. Entre 1881 et 1891 la population s'est tenue dans le statu quo. Dans la dernière décade elle a augmenté de 20,000. Il en est de même de la Nouvelle-Ecosse où il n'y a pas eu d'augmentation sensible, soit une moyenne de 22% dans 40 ans. Comparez, si vous le voulez, ces statistiques avec celles de la Nouvelle-Zélande; en 1870, sa population était de 248,000; aujourd'hui ce pays, heureux et prospère, compte un million d'habitants, chiffre représentant une augmentation de 400% dans 40 ans. La cause ? Ne la cherchez pas ailleurs que dans le travail de la terre.

Si on fait maintenant des statistiques, au point de vue des richesses du pays, du bien-être individue' de ses habitants, nous arriverons à des chiffres écrasants, qui nous diront hautement ce que vaut l'œuvre de l'agriculture pour un pays.

Des statistiques furent données, également à cette occasion, par un certain M. W. Stitt, du C. P. R., dans lesquelles il était démontré, que dans les 20 dernières années, il avait été vendu des billets sur le Pacifique Canadien, pour 50,000 habitants du Nouveau-Brunswick qui ont émigré dans la Nouvelle-Angleterre, sans compter les autres, également par milliers, qui ont émigré dans l'Ouest Canadien. Il désapprouvait, pour cette raison, les grandes excursions de l'Ouest à l'époque des moissons, comme étant, pour nous, l'occasion et la cause de cette désertion des nôtres. En 1911, ajouta-t-il, à l'appui de sa thèse, sur 1,500 hommes du Nouveau-Brunswick partis pour l'Ouest, 75% seulement sont revenus au pays, les 25% se sont établis dans l'Ouest.

Bref, pour toutes ces raisons, on est venu à une entente unanime: recourir à l'immigration à tout prix. Qu'on nous donne, quelqu'un a dit avec une modestie charmante, seulement 5,000 bons émigrants de Londres par année... et le Nouveau-Brunswick est sauvé. Hélas! on n'avait pas compté sur l'expérience du passé, et surtout sur un té-

moin présent à l'assemblée, venu il y a 50 ans de Londres lui aussi et qui s'écria: "Par grâce pour ces pauvres gens qui ne savent rien de la culture, qui ne sont pas habitués ni aux usages, ni au climat du pays, par esprit de justice pour vous-mêmes, je vous dirai: n'en faites rien; gardez votre argent dans votre pays, et n'allez pas le gaspiller inutilement." Il fit la triste narration des peines et des misères qu'il eut à souffrir dans les débuts lui et ses compagnons. De toutes ces familles dont l'installation coûta des sommes fabuleuses à la province, qu'en reste-t-il aujourd'hui ? La plupart se découragèrent et quittèrent le sol pour courir vers les climats plus chauds de la Caroline et de la Virginie. Il prouva que les émigrants de Londres font un fiasco complet!

Si cette assemblée, au fond, eut son côté ridicule, elle eut aussi son côté instructif; car, il faut l'avouer, il y eut de forts bons témoignages et surtout d'intéressantes confessions publiques. Je me sentais tout fier d'être acadien et je me disais tout bas: "Messieurs, il n'y a que les *Cayens* ou les *Canayens,* qui peuvent mener à bien ces affaires-là. Si vous vouliez simplement ne pas nous mettre des bâtons dans les roues et nous laisser faire! Nous ne comptons point ou très peu sur vos secours en argent, encore moins peut-être sur vos sympathies. Ce que nous voulons c'est d'être libres dans un

pays libre et qu'on nous laisse nous établir sur le lopin de terre de notre choix.

Peu importent les tracasseries et les obstacles sur la route; pour nous, c'est dans les persécutions que nous avons toujours grandi. Nous aurons toujours droit d'espérer le secours du ciel tant que nous serons convaincus que notre peuple a une mission à remplir sur cette terre d'Amérique.

Le terrain de Ristigouche est-il colonisable ?

Dans Ristigouche comme ailleurs, sans doute, il y a du terrain impropre à la culture de la terre. Je m'empresse de dire cependant qu'il y en a moins que dans certaines régions des comtés de Gloucester et de Northumberland et de quelques autres endroits de la province. S'il faut excepter les régions éloignées de l'embouchure de la rivière Kedgéwick où tout est ravins et montagnes, partout, à peu d'exception près, le terrain est propice à la colonisation et à la culture de la terre. J'ai visité le comté en tout sens. Je n'y ai point trouvé de ces terrains marécageux, rocheux et impropres à la germination; certains endroits sont accidentés, mais partout, j'ai remarqué une terre riche et fertile.

Dans certains milieux, je le sais, on s'applique à dire le contraire. Mais c'est erreur ou mensonge!!

Ceux qui dénigrent nos terrains comme impropres à la colonisation, sont ceux-là mêmes qui, escomptent que nous serons assez sots pour quitter le pays. Ce sont surtout les marchands de bois qui ne cessent, dans le but de grossir leurs capitaux, d'entraver la marche de la colonisation, et ils font là encore œuvre de patriotisme anglais, n'en doutez pas; puisqu'ils savent très bien, qu'en retardant l'œuvre de la colonisation, ils paralysent à la fois le mouvement de notre nationalité dans le pays. Aussi, cherchent-ils par tous les moyens possibles, à empêcher les colons de bonne foi de défricher des terres nouvelles; ils expédient rapports sur rapports au Département des terres pour garder un territoire qu'ils ont peur de perdre. J'ai vu moi-même de ces précieux documents avec les épithètes bien en relief: "Impropres à la culture, terrains marécageux, rocheux... à l'endroit où l'on trouvait les terrains les plus propres à la culture. C'est donc la lutte dans toutes ses réalités. Ce n'est pas une raison pour reculer toutefois. Faisons preuve de volonté, d'énergie persévérante dans la revendication de nos droits, alors nos adversaires finiront par nous laisser le champ libre. Cette méthode peut n'être pas agréable, mais elle nous mènera au triomphe.

Endroits spécialement désignés à la colonisation dans Ristigouche

---

Rivière-Jacquet et Rivière-Louison (Nash's-Creek)

Il y a, au fond de ces deux paroisses toute une région à coloniser. En arrière de Rivière-Jacquet, à quelques milles de distance de la mer, se trouve un lac, d'une certaine étendue, très riche en truites et en saumons, recherché pour cette raison par les chevaliers de la pêche. Les environs de ce lac laissent voir de beaux terrains colonisables ; le pays est plat et sans roche; la terre paraît des plus fertiles. Cet endroit ne peut être mieux choisi pour jeter les fondations d'une nouvelle paroisse. Rivière-Jacquet et Rivière-Louison, comme toutes les paroisses du comté de Ristigouche, d'ailleurs, se composent de deux rangs habités : l'un sur le littoral de la Baie, et l'autre à un mille ou deux de distance en arrière. Pourquoi n'encouragerions-nous pas nos jeunes gens à prendre des lots au 3ème et 4ème rang de ces paroisses, ou bien, ce qui serait encore mieux, pourquoi ne les pousserions-nous pas à fonder une nouvelle paroisse dans ces régions boisées ? Ils ne seraient encore qu'à 5 et 6 milles de la mer et des voies de communications.

Ce que les autres ont fait ailleurs, pourquoi ces jeunes gens ne le feraient-ils pas chez nous ? Ne serait-il pas préférable pour eux de vivre tranquilles et heureux, avec leur famille, sur une terre, voire même dans les premières années des défrichements, et se faire les pionniers de nouvelles paroisses, que d'aller végéter autour d'un moulin à bardeaux, traînant femme et marmaille, de cabane en cabane. Rien n'est plus nuisible à la santé, que l'odeur de ces moulins qui fait de jeunes gens de 25 et 30 ans, des vieillards avant le temps. J'en ai connu moi-même plusieurs, dont les noms et les visages me sont encore bien présents à la mémoire, qui, sur le conseil du médecin, furent obligés d'abandonner ces travaux pénibles des moulins, sans quoi c'était pour eux la mort à brève échéance. L'un d'eux, épuisé presque complètement, s'est établi depuis avec sa famille sur une terre; sa santé s'est refaite grâce au grand air et au travail agricole. Je n'ai pas entendu dire qu'il ait souffert de la faim; mais il est chose certaine qu'il ne changerait point sa position avec celle d'autrefois. Si Dieu lui prête vie, ni lui ni ses enfants ne prendront jamais le chemin des moulins. Pour le bien de nos familles comme pour l'avenir du pays, il faut, par tous les moyens possibles, détourner nos jeunes gens des moulins où ils perdent bien souvent, avec la santé, l'esprit de foi et de religion,

et où les mœurs courent de grands dangers. Pour obvier à ce grand danger, opposons-lui l'amour et le culte du sol. Il faut diriger ces jeunes gens dans le choix de terres nouvelles où ils pourront vivre à l'aise et chrétiennement, élever leurs familles et travailler au développement du pays.

Charlo

La paroisse de Charlo, qu'on appelait autrefois la Rivière-l'Anguille, est la plus ancienne paroisse du comté de Ristigouche. Elle fut desservie par le Rev. M. Mathurin Bourg, premier curé de Carleton. Il y avait, à Charlo, bien peu d'habitants, à cette époque, quelques familles tout au plus.

M. Desjardins, prêtre français, exilé par la révolution française, deuxième curé de Carleton, semble avoir été le premier desservant régulier. C'est lui qui construisit la première église en 1801, et nous trouvons dans les archives de la paroisse le procès-verbal de l'assemblée convoquée à cette fin.

Située à la tête de la Baie des Chaleurs, à quelques milles seulement de la ville de Dalhousie, la paroisse de Charlo est des plus pittoresques et des plus belles. Si elle était mieux connue, ce serait l'endroit idéal des coureurs de plages et des touristes avides de grand air et de beaux horizons.

On y fait, l'été, la pêche au saumon, et, assez bien, la culture de la terre; malheureusement, comme dans bien d'autres endroits, on s'occupe encore du bois et des chantiers. Deux rangs composent toute la paroisse, dont la population catholique compte 900 âmes à peu près. En arrière du second rang appelé Mountain-Brook, à une cinquantaine de milles de la mer, se trouvent les grands chantiers de la *Dalhousie Lumber Co.*, où 400 hommes trouvent de l'emploi durant l'hiver. Voilà encore un territoire destiné à se couvrir de plusieurs paroisses. Le terrain est plat en général jusqu'au petit *South-East*, c'est-à-dire une distance de 23 à 25 milles. J'ai parcouru au moins quatre fois ces régions, et chaque fois je me suis pris à dire: N'y aura-t-il donc jamais de braves colons, de la trempe des anciens, qui viendront arracher au sol les trésors qu'il semble garder si jalousement ? C'est le secret de l'avenir. Mais si les hommes le voulaient, cet avenir serait proche ! A 50 milles, à la rivière du grand *South-East*, j'ai vu une véritable ferme modèle, propriété de la *Dalhousie Lumber Co.*, où l'on fait chaque automne de superbes récoltes de foin, de patates, navets, etc.; on y pratique avec un succès incontestable l'élevage de bestiaux des meilleurs races tels que : vaches, porcs, dindes, oies, canards, poules de toutes variété et même des pigeons de toute beauté. Tout

ceci est utilisé dans l'hiver aux besoins des six ou sept chantiers de la compagnie. Ici on a combiné l'exploitation de la forêt et la culture de la terre et je ne sache pas, la compagnie non plus, que la dernière nuise en rien à la première. Seulement, ce que ces Messieurs font si bien dans leur intérêt, pourquoi nos jeunes gens ne pourraient-ils pas le faire pour eux-mêmes ?

Il y a une trentaine d'années, un groupe d'Acadiens quittaient l'Ile du Prince-Edouard pour venir s'implanter dans la forêt vierge de la Vallée de Matapédia. Leurs noms étaient: Blacquère, Pitre, Doiron, Galland, Arseneault. Qui dira les difficultés des premiers jours ? Comment exprimer les peines et les fatigues des premières années! Ils eurent à lutter contre les difficultés du transport: point de chemins, point de ponts sur les rivières qu'ils devaient traverser en canot d'écorce; ils eurent à lutter contre la gelée, qui, pendant plusieurs années, anéantissait l'automne les travaux pénibles de tout un printemps et de tout un été. Malgré tout, ils persévérèrent dans leur noble tâche. Ah! c'étaient de vrais Acadiens ceux-là, des pionniers et des défricheurs émérites ! Maintenant quel changement!! Une merveille quoi! que cette belle paroisse de St-Alexis de Matapédia qui compte à l'heure actuelle plus de 400 familles dont les deux tiers sont acadiennes. On y trouve une ma-

gnifique église dont le parachement intérieur seul vient de coûter $23,000.00; un superbe couvent dirigé par les Sœurs du Saint-Rosaire; des écoles dans tous les rangs de la paroisse, et tout près de chaque école, une beurrerie ou une fromagerie. Voilà ce que l'on peut appeler progrès réel et solide. Et, par dessus tout, des paroissiens au visage rond, florissant de santé. Je n'ai jamais entendu dire que personne des premiers arrivés à St-Alexis ne fût mort de faim, encore moins de chagrin. Eh bien, ce que ces braves colons ont fait, pourquoi ne pourrions-nous pas le faire nous aussi ? Mieux favorisés qu'eux et que tous ceux qui ont colonisé Gloucester et Madawaska, nous avons au moins les chemins de fer, des communications promptes et faciles. Hélas! il nous faut avouer que nous ne possédons pas cependant ce qui était pour eux le secret du triomphe: le courage et la persévérance dans le travail et l'amour de la terre. Secouons notre torpeur une bonne fois et à l'œuvre! Disons-nous franchement et sincèrement de toutes les forces dont l'âme canadienne et acadienne est capable: Colonisons !

Presbytère et Eglise actuelle.
St-Benoît de Balmoral.

Saint-Benoît de Balmoral

Historique de la paroisse de Balmoral

Le nom de Balmoral fut apporté d'Ecosse par les premiers colons qui vinrent s'établir à Ristigouche. En souvenir du château de Balmoral, résidence de leur roi, ils donnèrent ce nom à cet immense et magnifique plateau très élevé de Ristigouche, qui est aujourd'hui la jeune mais prospère paroisse de Balmoral.

On ne pouvait mieux choisir un nom pour ce petit coin de terre particulièrement beau. Située sur un plateau dont la hauteur, du niveau de la mer, ne le cède en rien à celle du *Sugar-Loaf* de Campbellton, la paroisse de Balmoral embrasse d'un seul coup d'œil la Baie des Chaleurs, les paroisses environnantes et la vaste forêt bleue de Ristigouche. L'endroit est idéal pour une demeure royale, n'est-ce pas ? D'où le nom de Balmoral. Le temps démontra que le choix avait été à la fois juste et prophétique. Ce coin de terre était appelé à devenir, en effet, le château-fort des Français dans le nord de notre province. Dans les contestations et disputes politiques, plus tard, les Anglais l'appelleront la clef de voûte de Ristigouche, *the key-*

St-Benoît de Balmoral.

stone of Ristigouche. Sans s'en apercevoir, ils rendaient déjà témoignage à l'influence française dans cette partie nord du Nouveau-Brunswick.

Les premiers colons arrivèrent en 1850; c'étaient des Ecossais, et des Canadiens et Acadiens dont les noms furent: Drapeau, Leblanc, Arseneault, Poirier, Savoie. Les premiers se découragèrent vite. La colonisation n'a jamais fait merveille chez nos émigrés anglais; on préfère les terres toutes défrichées. Par contre, nos premiers colons français firent preuve de courage et d'énergie dignes de nos premiers pionniers. Ils se frayèrent un chemin à travers la forêt, portant sur leurs épaules les provisions nécessaires pour soutenir leurs familles. Ici encore, au début du premier défrichement, ils eurent à lutter contre la gelée; il leur fallut surtout se défendre contre le marchand de bois, contre le gouvernement d'alors, qui était des plus hostiles à l'installation de ces colons français dans Ristigouche. C'est pour contre-balancer cette œuvre française qui s'implantait malgré lui, qu'il résolut de faire venir des émigrés, au prix de sommes fabuleuses, et il les jeta dans la nouvelle colonie naissante. En mai 1875, ces émigrés, au nombre de 60 familles, arrivent au port de Dalhousie pour venir coloniser Balmoral. Ils ne connaissaient ni le climat, ni la manière de cultiver la terre. Pour les encourager et les aider dans

leur nouvelle installation le gouvernement provincial n'épargne ni trouble ni sacrifice; pour elles, il fait bâtir maisons, granges, donne dix âcres de terre toutes défrichée à chacune et lui fournit ensuite les instruments nécessaires, puis les nourrit aux dépens de la province pendant trois ans. Nos Canadiens et Acadiens travaillaient, pendant ce temps, sans murmurer et se contentaient de leur courage et de la vigueur de leurs bras. Loin de plier bagage, comme on l'espérait secrètement dans certains milieux, ils se cramponnent davantage sur cette terre qui est la leur. Ils reculent la forêt de plus en plus et donnent à tous la certitude de leur intention bien arrêtée de vivre à Balmoral et non ailleurs. Par contre, les émigrés, découragés de l'insuccès de leur œuvre, abandonnent terre et maison, et courent vers d'autres cieux plus propices au sang anglo-saxon pour y chercher une vie plus facile. De toutes ces familles, une seule demeure, témoin perpétuel, vivant, de ce que vaut l'immigration étrangère sur le sol de notre pays.

Curieuses sont les anecdotes que l'on raconte encore aujourd'hui sur ces pseudo-colons d'autrefois. On se souvient encore très bien de la manière dont les hommes chauffaient leurs poêles à cette époque; on y enfonçait un billot tout rond, tout juste ébranché; lorsque le feu en avait brûlé le premier bout, il ne restait plus qu'à le repousser et ainsi

de suite jusqu'à l'entière combustion. Les femmes n'étaient pas moins originales pour la cuisson de leur pain. Trois coups de marteau sur le quart de farine, une chaudière d'eau froide versée ensuite, puis montées sur une chaise, elles pétrissaient ainsi le pain destiné au mari et aux marmots.

Le premier missionnaire de Balmoral fut S. G. Mgr T. F. Barry, qui était alors curé de Bathurst. Il faisait la desserte de tout le comté de Ristigouche. Comme Charlo seul possédait une église, il y faisait une station plus prolongée qu'ailleurs. A Balmoral, il disait la messe dans la maison du bon père Joseph Drapeau, un des premiers colons de la paroisse. Plus tard le Rév. M. T. Allard devint curé résidant à Charlo, avec la tâche de desservir Balmoral. Il n'y avait pas encore de chapelle; la maison hospitalière de M. Abel Poirier servait d'église lors de ses visites apostoliques. Dans l'été 1885, l'on décida la construction d'une modeste chapelle. Il pouvait y avoir à Balmoral, à cette époque, environ 50 familles. Dire la joie de ces pauvres gens serait impossible! Enfin ils allaient avoir leur maison de prières, leur petite église! C'était l'espérance et l'assurance de l'avancement de leur paroisse vers le progrès, vers le succès. Aussi, les sacrifices ne furent pas épargnés. chacun apporta son obole avec son cœur tout entier. Seulement l'épreuve marqua son passage dès

le début. Monsieur Allard fut nommé à la cure de Caraquet et son départ laissa les travaux de la chapelle inachevés jusqu'au printemps suivant. Le Rév. M. A. Boucher remplaça M. Allard comme curé de Charlo et c'est à lui que nous devons les premières organisations de la paroisse. Immédiatement il se met à l'œuvre; les travaux de la chapelle sont repris, sous sa direction, et sont terminés pour y célébrer la messe dans la première semaine de mai 1886.

Pendant six ans le Père Boucher dessert la paroisse de Balmoral avec un zèle tout apostolique; il maintient avec la foi, l'attachement au sol; il encourage de toute son âme, les habitants dans leurs travaux du défrichement, et de la culture de la terre; il réconforte les découragés et stimule les autres dans leur progrès. En un mot, apôtre, prêtre, colonisateur tout à la fois, il verse dans les âmes qui l'approchent, la vertu qui fait les chrétiens, l'énergie qui fait les hommes forts et la confiance qui opère des prodiges. Il prédit que ce commencement de paroisse est un grain de sénevé qui s'en ira toujours grandissant et deviendra, dans un avenir peu éloigné, un grand arbre digne de respect et d'admiration. Qui ne se rappelle ses vibrantes invitations à la pratique de la vertu ? Qui ne se souvient surtout de ses paroles chaudes d'enthousiasme, de vénération et d'amour pour

l'œuvre sacrée de la colonisation et de la culture de la terre!

En 1896, Balmoral était devenue une jolie petite paroisse et jugée digne par S. G. Mgr Rogers, de Chatham, de recevoir son premier prêtre résidant. La Providence voulut que ce fut le Rév. M. S. Maheux. Il arriva en septembre 1896 ; il construisit le presbytère, ses dépendances et demeura à Balmoral pendant quatre ans. La paroisse fut privée de prêtre résidant pendant l'année qui suivit le départ de M. Maheux. Le Père E. P. Wallace, de Campbellton et son assistant, le Père Genet, l'administraient dans l'intervalle.

En 1901, le Rév. Père J. Wheten y fut nommé curé et prit possession de son poste le 15 août de la même année. On se rappelle encore ici, avec émotion, ces si heureuses années qui marquèrent son passage à Balmoral; il y apporta tout le zèle dont son âme d'apôtre était remplie; il n'épargna ni peine, ni sacrifice, pour le bien de ses paroissiens qu'il aimait et dont il était aimé.

La chapelle étant devenue trop étroite pour la foule toujours grandissante, il fallait de toute nécessité, construire une église plus vaste qui pût répondre aux besoins des fidèles. C'est alors qu'il construisit cette belle et superbe église, monument de son zèle pour la gloire de Dieu et preuve de ses succès au milieu des gens de Balmoral. Son dé-

part fut un deuil universel et ne laissa que des regrets dans tous les cœurs. Les instances respectueuses et réitérées auprès des autorités religieuses ne firent rien pour le garder et le Père Wheten dut partir en septembre 1907, sur les ordres de son Evêque, pour un poste supérieur.

Balmoral au point de vue de la colonisation

Balmoral est une paroisse exclusivement agricole; sa population est de 1,000 âmes; une seule famille est protestante. Son étendue est de 10 milles de longueur sur une profondeur illimitée où tout est à coloniser; deux rangs seulement, celui de l'église, qui est un rang double et où sont logés la plupart des habitants, celui de St-Maur, en arrière, à un mille de distance, en droite ligne, et qui compte environ 22 familles. Le Département des terres vient de construire une route pour atteindre le 3ième rang qui a été ouvert à la colonisation et qui portera le nom de St-Placide. Dans ce nouveau rang, se trouvent à proprement parler les belles terres de Balmoral; déjà, quelques habitants ont demandé des lots; avant longtemps, il y aura là une qurantaine de familles et autant à St-Maur. Dans l'un et l'autre de ces rangs il y a assez d'espace pour établir plus de cent familles désireuses de venir défricher des terres nouvelles; et il en restera assez encore en arrière pour y fonder une nou-

velle paroisse, s'il plaît à Dieu, et si les jeunes gens de la génération actuelle se tournent, tant soit peu, vers la noble profession du défricheur et de l'agriculteur. Des colons qui voudraient venir coloniser, non dans une paroisse tout à fait nouvelle et où tout est à faire, mais dans une paroisse déjà fondée, organisée, pourraient s'établir avantageusement, soit à Balmoral, à St-Maur, soit à St-Placide et y trouveraient, à de bonnes conditions, des terres situées à deux ou trois milles de l'église.

Balmoral est sise dans les terres entre Campbellton et Dalhousie, à 5 milles seulement de l'Intercolonial dont la station porte le nom de Eel-River; elle n'est éloignée que de 13 milles de Campbellton et de 10 milles de Dalhousie. Les routes qui nous conduisent à ces deux villes sont bonnes et bien entretenues. A cause de la proximité de Campbellton et de Dalhousie, le marché est très avantageux et dépasse parfois celui de nos plus grandes villes de la province. Rien n'est plus facile à comprendre. Il ne se fait que très peu de culture actuellement dans Ristigouche. Balmoral est à peu près la seule paroisse agricole et ne fait que commencer; ses produits, comme ceux des endroits environnants, sont loin de suffire aux besoins de ces deux villes. Ceux donc qui voudraient sérieusement travailler la terre, trouveraient ici le meil-

leur moyen de bien vivre et de faire des épargnes. Le sol est excellent; il n'y a pas de gelée. Le climat, vu l'altitude de la paroisse, est d'une salubrité incontestable. Le site de Balmoral ne peut être surpassé par nul autre. Bref, la paroisse et tous ses environs réunissent tous les avantages désirables pour faire de la bonne et payante colonisation.

Cool-Brook (Tobique)

La paroisse de Notre-Dame du Sacré-Cœur, dont la population est exclusivement française et catholique, est une desserte de Balmoral; il peut y avoir environ 800 âmes; elle est située en arrière de cette légendaire montagne de Campbellton appelée *Sugar-Loaf,* et à cinq milles de la ville.

Ce fut à cet endroit que se réfugièrent les premiers proscrits acadiens venus à la Baie après la dispersion. Sept familles, qui portaient les noms de LeBlanc, Bujold, Dugas, etc., y passèrent tout l'hiver 1755 à 1756, vivant de chasse et de pêche. Au printemps 1756, ils se rendirent à un petit village micmac, aujourd'hui Ste-Anne de Ristigouche, qui était alors desservi, par les Pères Etienne et Ambroise, fils de St-François, puis descendirent la Baie jusqu'à Tracadièche, c'est-à-dire, Carleton, où elles se fixèrent définitivement. Ces braves Aca-

diens avec quelques autres qui vinrent les rejoindre, le même printemps, furent les pionniers et les fondateurs de toute cette partie de la Baie où l'on rencontre encore de leurs descendants, qui se sont multipliés comme les grains de sable du banc de Carleton où leurs pères avaient d'abord planté leurs tentes.

Cool-Brook est un petit pays qui a son cachet particulier d'originalité; il est accidenté et partout sillonné de jolis et nombreux petits ruisseaux. On peut dire sans exagération qu'il s'en trouve au moins un sur chacune des fermes présentement occupées. N'est-ce pas un endroit favorable, soit dit en passant, pour faire l'élevage des oies et des canards ?

Malgré qu'il se trouve nombre de collines et de montagnes, qui donnent au pays l'aspect d'une nouvelle Suisse, la Suisse du Nouveau-Brunswick, le terrain est à peu près partout cultivable et je dirai même très fertile. Le plus beau blé, qu'il m'a été donné de voir, a été récolté là, sur ces hauteurs dont le sol est des plus riches que je connaisse. Je ne parle point du versant de ces collines et de ces plaines nombreuses dont la fertilité est connue par leurs récoltes prodigieuses de foin et de grains de toutes espèces qu'on recueille chaque année.

A sept milles de la ville de Campbellton le sol prend un nouvel aspect; c'est le plateau de Bal-

moral qui semble s'allonger sur plusieurs milles d'étendue; ce rang qui tire son nom de la distance qui le sépare de Campbellton: *Seven-Mile-Ridge,* est occupé par d'assez bons fermiers qui tirent déjà de la culture de la terre une bonne partie de leur subsistance.

En arrière de ce rang se trouve la zône colonisable; il n'y a plus ni montagne ni colline sur une espace de dix à quinze milles peut-être en profondeur; le sol n'est pas moins bon que celui de Cool-Brook. Ce terrain si vaste possède en outre le grand avantage d'être à proximité de Campbellton où tout se vend au plus haut prix. C'est l'endroit excellent pour l'élevage des bestiaux. Aussi, a-t-on eu soin de l'exploiter depuis ces dernières années et ce avec un véritable succès. En voici la preuve: depuis cinq ou six ans, trois bouchers fournissent une partie des viandes fraîches consommées à Campbellton pendant l'été. Or la plupart des bestiaux abattus par ces trois bouchers, pour cette fin, ont été achetés chez ces humbles éleveurs de Cool-Brook. C'est un progrès dont il faut tenir compte. En voici un autre non moins digne de mention : pendant les années 1913 et 1914, Cool-Brook a fait moudre plus de grains que la paroisse de Balmoral malgré une population beaucoup moindre. N'est-ce pas là la preuve évidente qu'il peut se faire une culture sérieuse à Col-Brook comme ailleurs.

Régions du chemin de fer de l'International (1)

Toute cette région qui s'étend de Campbellton jusqu'à la ligne du comté de Victoria, sur une distance de 70 milles, n'a été connue, pendant plusieurs années, que par nos explorateurs de forêts et nos marchands de bois. Lors de la construction du chemin de fer de l'International, qui réunit Campbellton à St-Léonard de Madawaska, distance de 112 miles, et lors de son parachevement en novembre 1910, lorsque les trains commencèrent à fonctionner régulièrement, il me fut donné de visiter cette région et de comprendre tous les avantages qu'on pouvait en retirer au profit de la colonisation.

Tant que dura la construction du chemin de fer, le missionnaire visitait régulièrement, chaque mois, ces rudes travailleurs armés du pic et de la pelle. Il y eut des messes célébrées, pour eux, tout le long de la voie, sous des tentes, sur les marche-pieds d'un *store-car,* au milieu des souches, partont. Voici le récit d'une de ces missions, lors de la construction de l'International. Il a été écrit pour l'Evangéline, sous forme de billet du soir, quelques

(1) Ce chemin de fer est sur le contrôle du Gouvernement fédéral depuis septembre 1914, et est désormais considéré comme un embranchement de l'Intercolonial.

années plus tard, intitulé: "Une messe en plein air."

"C'était le 20 juillet 1908, Québec fêtait le troisième centenaire de sa fondation. Le successeur de Mgr Laval, Monseigneur Bégin, célébrait la messe, ce jour-là, en plein air, sur les Plaines d'Abraham, en présence d'une foule immense accourue des quatre coins du Canada. Le faste et les richesses du décor, la cour royale de François Ier, vivante dans sa représentation, les pageants avec leurs uniformes de toutes nuances, les fanfares nombreuses, les sourds et solennels mugissements des canons de la citadelle..., tout donnait l'aspect d'une fête magnifiquement belle et encore sans précédent dans l'histoire de la vieille cité de Champlain.

A quelque cents milles de distance, à pareil jour, à pareille heure, une autre messe se célébrait aussi en plein air; et pour être moins grandiose, la cérémonie n'en était pas moins sublime et touchante. Dans la forêt de Ristigouche, sur la voie d'un chemin de fer en construction, un jeune prêtre missionnaire montait à l'autel. Là, rien d'éclatant! Deux tronçons d'arbre réunis, quelques planches brutes entourées de quelques sapins, tel était l'humble décor de cet autel improvisé. Ce qui touchait davantage, c'était la vue de cette foule de courageux ouvriers agenouillés sur la terre nue,

dans l'attitude d'une foi et d'une piété dignes de nos premiers chrétiens. Plusieurs reçurent la sainte communion à cette messe. On en voyait vêtus de grosse toile, d'autres n'avaient pour tout vêtement qu'une misérable chemise dont la couleur avait pâli au contact des sueurs d'un travail quotidien, dur et pénible; mais toutes les figures, en ce moment, rayonnaient de joie et de bonheur. Après la messe, le jeune missionnaire leur rappelle les grandes démonstrations, qui doivent, à cette heure, se dérouler sur le vieux rocher de Québec, dans cette célébration à jamais inoubliable du troisième centenaire de sa fondation. Il leur parle surtout de cette belle et unique messe qui se célèbre sur les Plaines d'Abraham. Transportez-vous, par la pensée, à trois siècles en arrière, ajouta-t-il, et vous assisterez maintenant à cette première messe de nos missionnaires à Québec qui dut se célébrer un peu comme celle dont vous venez d'être les témoins émus et touchés. Ce que firent ces premiers prêtres, la Divine Providence a voulu que je vienne le renouveler au milieu de vous. La célébration de nos saints mystères, pour la première fois, sur une terre nouvelle, est la prise de possession de cette terre par le Christ et par l'Eglise. C'est aussi l'ère du progrès et de la civilisation qui s'annonce. Tout à l'heure, pendant que je tenais la sainte Hostie au-dessus de vos têtes,

sous ce ciel si beau et si pur, en présence de cette forêt vierge, témoins inconscients de cette sublime cérémonie de la consécration, je demandais au Dieu de l'Eucharistie, d'exaucer les prières du dernier de ses apôtres et de faire surgir, partout, le long de cette voie ferrée, des paroisses grandes et prospères où son saint Nom sera béni, aimé et adoré; puisse-t-il, un jour, faire retentir tous les bois de cette immense forêt du son joyeux de nos cloches catholiques! C'était une prière et rien de plus. Mais chaque mot de cette prière, chaque syllabe de ces mots, portée sur les ailes d'un léger zéphir, s'en allait vibrer avec un doux murmure partout dans le feuillage et les bois d'alentour..., et l'écho fidèle qui en revenait clair et limpide semblait être déjà la promesse et l'espérance de l'avenir."

La promesse de l'avenir ne tarda pas en effet. Trois années s'écoulèrent depuis ce jour de la première messe en plein air célébrée à cet endroit, situé entre Anderson et Kedgéwick. On poussa activement les travaux du chemin de fer; à peine les trains commencèrent-ils à circuler que déjà quelques familles étaient venues planter leur tente dans ce lieu marqué par la Providence. Le même missionnaire les suivit; il célébra le saint sacrifice de la messe de nouveau. Ce fut, cette fois, dans une cabane de bois rond et bien rustique, le 28 octobre 1910, fête des saints apôtres St-Simon

et St-Jude. Ces premiers colons étaient : Simon Galand, Daniel Ouellet, Elisée Labri et Pierre Le-Blanc avec leurs familles. La semence était jetée en terre et le grain de sénevé commençait à germer. Depuis cette époque, les étrangers affluent de toute part dans cet endroit.

Aujourd'hui, la petite plante est devenu un grand arbre, qui abrite déjà sous ses rameaux, deux magnifiques paroisses: Anderson et Kedgéwick, où l'on trouve curés résidants, médecin, commerçants, boulangers, barbiers, des écoles, enfin, toute l'organisation de nos paroisses déjà formées. Ajoutons que deux autres missions sont en voie de formation: St-Laurent et Limeric. Sur ce coin de terre se trouve maintenant une population d'environ 4,000 âmes.

Je passe sous silence toutes les difficultés des premiers moments, les conflits survenus entre les colons et le Département des terres de la Couronne où nous avons été traités de pilleurs de bois, de gens impropres à la culture et du titre peu enviable de rebuts de la province de Québec. La réponse a été l'œuvre de nos mains et tous ces Messieurs de Frédéricton ont été, bel et bien, forcés de comprendre, un jour, que nous étions des colons de bonne foi, des colons à *la tête dure* ou plutôt au caractère ferme, qui ne reculent pas quand il s'agit de défendre leurs droits ou de sauvegarder leur

réputation. Je ne dirai rien non plus des luttes survenues entre colons et marchands de bois, luttes quelquefois très vives et dont la conséquence a été, au moins dans une circonstance des plus pénibles, le meurtre de deux hommes et le suicide d'un autre, (si suicide il y a eu)? Je laisse au temps le soin de jeter une ombre sur toutes ces figures et je laisse à d'autres la tâche de dire, plus tard, tous les troubles, toutes les misères des premiers jours.

Notre-Dame des Prodiges de Richard

(*Aujourd'hui Kedgéwick*)

Le récit que l'on va lire dira plus que tout ce que je pourrais écrire sur cette région de Ristigouche: C'est celui d'un voyage à Richard, inséré dans l'Evangéline en septembre 1913, et fait par un jeune avocat de la province, alors qu'il était étudiant à l'Université de Dalhousie à Halifax. Il a pour titre: *Au pays des rêves.*

" En partant de Campbellton, dit le narrateur, nous roulons sur un sol accidenté, extrêmement rocailleux et inculte, traversé par un filet d'eau tellement tortueux, que sur une distance de trois milles nous le coupons une dizaine de fois, et qu'à certains moments, on croirait s'avancer entre deux

cours d'eau." Le chroniqueur donne ici une description des abords du ruisseau appelé : Grog-Brook dont l'aspect présente la plus triste idée de cette partie du terrain.

Le voyageur qui se donne la peine de descendre et d'escalader les premières collines qui longent le chemin de fer sur une distance de plusieurs milles, sera surpris d'y rencontrer un sol plat. J'ai visité tout ce terrain, durant le mois d'octobre, et j'en ai été émerveillé. Notre chroniqueur continue... "A trente milles de Campbellton, à peu près, le paysage change. Nous défilons maintenant sur un sol plus uni, au milieu d'une nature riche et verdoyante. Nous avons comme garde d'honneur l'armée de la reine Sylvie, ces géants primitifs à l'aspect imposant, au torse robuste et fort, aux bras moueux et vigoureux, au front altier, à la tête superbe sous des cheveux hirsutes et rebroussés. Tout nous parle de force et de virilité. Rien qui sente la faiblesse, l'épuisement et l'usure. Sous ces géants aux fortes ramures, c'est la terre qui chante, qui crie sa fertilité. Quel jeune homme peut ne pas entendre ce cri d'appel du sol ? Quelle contrée pour des bras vaillants et courageux ! Je suis tellement absorbé par mes rêves de colonisation, que je n'aperçus pas les quelques habitations, et les quelques huttes épars, ça et là, qui bordent la voie ferrée.

Richard, crie le serre-frein. Nous voilà déjà à 55 milles de Campbellton. Je descends. Richard! Cela sonne la civilisation, et me voilà en plein pays de colonisation! Le petit village ou hameau de Richard qui compte environ une quarantaine de constructions, est situé sur le versant d'une petite colline. La gare, assez spacieuse, bien finie, peinte en vert, est réellement coquette au milieu de toutes ces constructions nouvelles. A vingt pas de la station, la route est coupée par un cours d'eau. Sur la rive sud, à quelques verges du pont, s'élèvent les deux puissantes scieries de la Compagnie Richard. Par la même route principale, je m'achemine vers le côteau. De chaque côté s'élèvent les nouvelles maisonnettes en bois scié, près des basses chaumières de bois rond.

Le contraste est frappant et montre d'une manière éloquente la marche du progrès. Ici, c'est un magasin, et puis un autre, et puis un troisième en voie de construction. Là, c'est la forge, plus loin l'atelier du menuisier...

Et dire qu'il y a trois ans, ces vastes forêts de Ristigouche n'avaient pas été entamées par la cognée du colon! On y trouve jusqu'à l'éclairage électrique, fourni par une des scieries de Richard.

Un peu à l'écart, s'élève l'école du village, spacieuse construction, qui peut recevoir une soixantaine d'enfants. Sur les premiers contreforts du

côteau s'élèvent les fondations du futur presbytère. Enfin, sur le sommet, dominant tout, souriant au gai vallon qui s'étend à ses pieds, concentrant la petite colonie qui se replie en quelque sorte sur ce point central, là, dis-je, s'élève l'église paroissiale! maison de la prière, secret de nos succès dans l'œuvre de la colonisation. Car pour nos populations françaises et catholiques, l'église est tout, c'est le cœur, l'âme d'un nouvel établissement. De fait bien avant que la paroisse civile ait été formée, la paroisse religieuse est déjà constituée. Et, dans une colonie naissante, le sentiment religieux et l'amour du prêtre semblent être plus développés encore.

Du sommet du côteau, caressé par les derniers rayons du soleil couchant, je contemple ces blanches toitures sous lesquelles s'agite une jeunesse exubérante. De la plaine monte un hymne d'espérance; et sous le souffle des sapins verts, sous la brise embaumée des forêts, chargée des espérances les plus pures, je sens affluer la vie en moi. Un tel lieu est un véritable sanatorium...!

Le lendemain, je visitai les deux rangs doubles, éloignés l'un de l'autre d'à peu près une demi-lieue, et reliés par des routes transversales. Le Gouvernement vient d'accorder à la paroisse de Richard un subside de $1,000, et actuellement une route splendide est en voie de construction. Pour

les autres, elles sont en partie couvertes de troncs de sapins, car, en bien des endroits, le fond du sol est en terre noire, peu résistante, mais par contre extrêmement fertile. Les arbres les plus communs sont les cèdres, les sapins, les épinettes ; on y trouve également des bois francs en grande quantité. Vous qui connaissez les bons mélanges, jugez après cela de la fertilité du sol. J'ai vu des endroits chargés de lourds épis dominant complètement toutes les souches, au point de donner l'illusion de belles terres arables. Ces vastes déserts, ces granges spacieuses qui sortent de terre comme par enchantement, ces coquettes toitures qui semblent respirer la gaieté et le contentement, ces cœurs tous français, larges, francs, hospitaliers... il faut aller voir tout cela pour comprendre ce que peuvent en trois ans le courage et la bonne volonté."

La paroisse de Kedgéwick est consacrée à la Très Sainte-Vierge sous le vocable de Notre-Dame des Prodiges. Le Rév. M. J.-B. Thibeault en est le premier curé résidant, il fut nommé en juillet 1915. Les premiers colons y arrivèrent dans l'automne de 1910. Dans ce même hiver la messe fut célébrée dans les chantiers qui avoisinaient l'endroit où se trouve aujourd'hui le village de Kedgéwick. Au printemps suivant, le missionnaire va donner, au rang St-François, la première mission aux nou-

veaux colons dont les noms sont: Vertefeuille, St-Pierre et Adélard Charest. Dans la demeure de ce dernier a lieu la célébration de la messe. Plus tard, on acheta sur le côteau, où s'élève l'église actuelle, une modeste hutte appartenant à M. Joseph Girard, et qui servit de chapelle pendant quelque temps. Mais la population toujours croissante exigea bien vite un local plus grand; il fallut donc construire au plus tôt une église. Au printemps de 1912, on poussa activement les travaux de la nouvelle construction qui fut livrée au culte le 1er novembre. L'année suivante, venait le tour du presbytère et des différentes écoles de la paroisse.

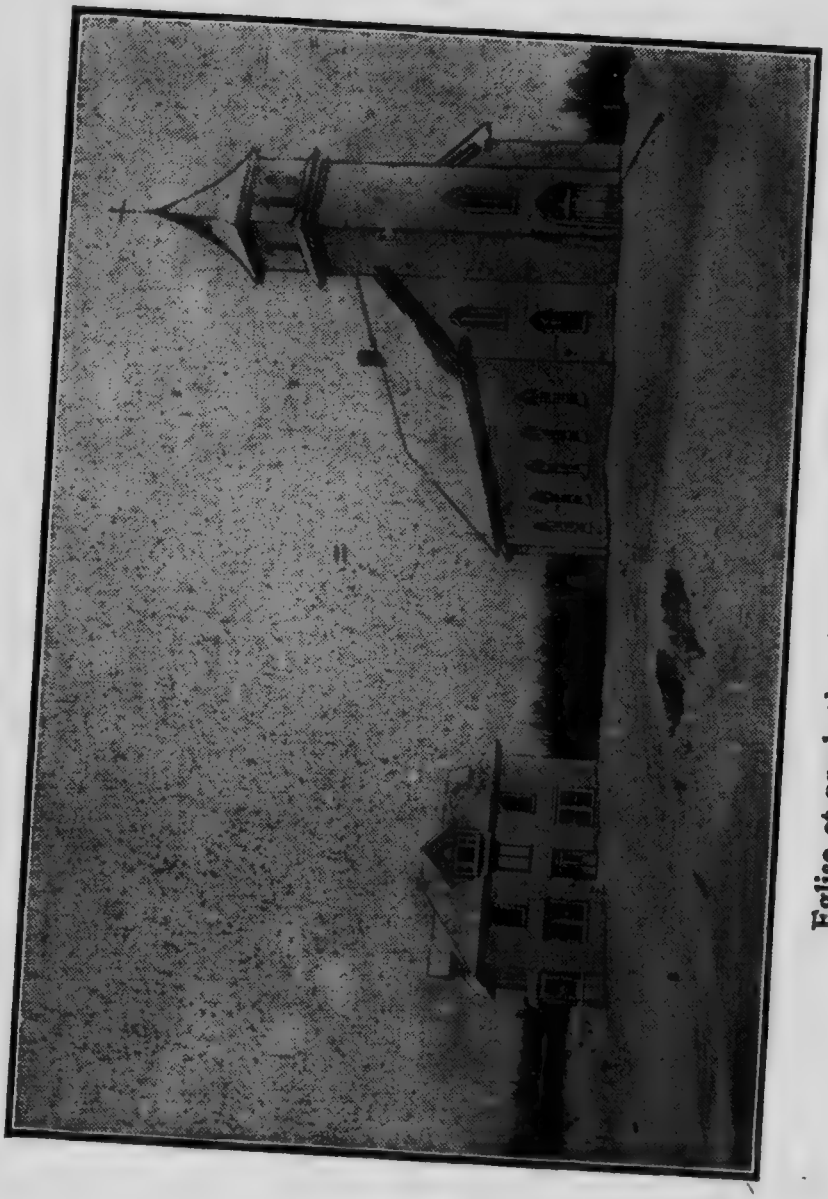
Depuis cette époque, les colons n'ont cessé d'y affluer de toutes parts; aujourd'hui, il peut y avoir 200 familles, même au delà. J'ai connu parmi ces premières familles venues de la vallée de Métapédia, des gens bien pauvres qui se sont établis, avec de grandes difficultés, et qui, trois ans plus tard, refusaient deux ou trois mille piastres pour leur nouvelle propriété. Voilà ce que l'on peut appeler de bonnes affaires.

Lots à prendre à Kedgéwick

Les terres sont loin d'être toutes prises, à l'heure actuelle, à Kedgéwick. Il y a encore deux rangs doubles à coloniser dans le chemin qui conduit de l'église aux rivières Kedgéwick et Ristigouche, dis-

tance de sept milles. Il y aurait encore tout un autre rang à coloniser à l'est de l'église et qui serait parallèle au 7ième rang et au 8ième. Ces terrains sont encore aux mains des marchands de bois comme, au reste, tous les autres de Ristigouche qui ne sont pas occupés par des colons. En y déployant un peu d'adresse et de bonne volonté, je ne vois pas pourquoi de bons colons ne pourraient pas s'emparer de ces terrains et s'y établir. Et le Département des terres de la Couronne, que dira-t-il ? Enfin s'il ne veut pas concéder ces terrains à la colonisation, que ferons-nous ?

C'est toujours la même vieille histoire qui s'est répétée dans la prise de possession par les colons, de tous les terrains de l'International, et de presque chaque lot. Toujours le Département ne voulait pas. Est-ce qu'il n'a pas menacé même les premiers colons de Anderson de les traduire devant les tribunaux et les jeter en prison ? Ceux-ci ne s'établirent pas moins sur ces lots qu'on leur refusait tout d'abord et n'en commencèrent pas moins les premiers défrichements. S'ils avaient attendu le bon vouloir du Département, ils seraient encore à attendre. Alors, me direz-vous peut-être, le Département n'a donc rien fait pour la colonisation sur la ligne de l'International ? Il a fait quelque chose et beaucoup même; il a cédé deux immenses étendues de terre à la colonisation. Il y a fait des



Eglise et presbytère de Kedgéwick. — Déc. 1914.

routes, construit des ponts, etc... Mais il n'a pas le mérite de son œuvre; il s'est vu forcé de la faire par les circonstances. Ce qu'il y a de fait est dû, non point au Département des terres, mais bien à l'endurance, à l'énergique courage des colons, et c'est le secret du succès passé, et c'est ce programme qui nous l'assurera encore dans l'avenir. Les terres de la Couronne, doivent être livrées aux colons.

Avenir de Kedgéwick.

La paroisse de Kedgéwick a, outre l'avantage d'être située à mi-chemin entre Campbellton et St-Léonard, celui qui, certes, n'est pas à dédaigner, d'être le point de jonction où aboutissent tous les chemins qui conduisent aux grandes opérations de bois des Rivières Ristigouche, Kedgéwick et Matapédia avec tous leurs confluents. Or l'exploitation du bois que l'on fait le long de ces rivières comme le long des nombreux ruisseaux qui les alimentent peut se continuer de longues années encore. C'est là, n'en doutons pas, la source des gros revenus de notre comté. Pour cette raison aussi, Kedgéwick est destiné à devenir un centre très important d'activité, de commerce et d'industrie.

Dans un avenir peu éloigné, qui sait si nous ne verrons pas se développer dans ces parages, au confluent des Rivières Ristigouche et Kedgéwick, où se trouve actuellement la résidence de Patrick Broderick, de grandes et florissantes industries de

pulpe ou de papier. Tout cela est dans le domaine des choses possibles, si les gouvernants de notre province veulent tant soit peu s'opposer à l'exportation, aux Etats-Unis, de notre bois de pulpe. Ils l'ont déjà fait pour le bois coupé sur les terres de la Couronne. Espérons qu'ils maintiendront cette sage politique qui obligerait nos voisins de la grande République à venir manufacturer leur papier chez nous. Ainsi, au lieu d'enrichir les Américains, avec notre bois de pulpe, comme nous avons su si bien le faire jusqu'en ces temps derniers, nous garderions nos biens et nos richesses dans notre pays. Une corde de bois de pulpe rendue à la frontière peut donner au pays environ $8.00 pour la coupe, le chargement et le transport; une fois aux Etats-Unis, fabriquée en papier, avec la main-d'œuvre qu'elle demande, elle rapporte $24.00. C'est donc $24.00, sur chacune de nos cordes de bois, que nous perdons et qui vont tomber dans les mains de l'ouvrier américain.

L'industrie bien comprise ne peut faire tort à la culture de la terre; l'une et l'autre peuvent s'entr'aider et concourir au progrès d'un pays.

Pour toutes ces raisons, je ne crois point exagérer en disant que Kedgéwick est appelé à devenir bientôt un centre important.

Aujourd'hui, c'est un village coquet et prospère, demain il sera ville et peut-être là fleuriront l'agriculture, le commerce et l'industrie.

Anderson

Paroisse du Très Saint Sacrement

Comme la plupart des paroisses, qui commencent, les débuts de Anderson furent des plus humbles. La paroisse portait d'abord le nom de *Five-Finger,* nom qui existe encore pour désigner le petit village où fut construite la première voie d'évitement, près du ruisseau qui porte ce même nom et qui est une des cinq ramifications de la Rivière de Ristigouche. Plus tard, les autorités du chemin de fer donnèrent, à la nouvelle paroisse, le nom de Anderson en honneur du Gérant de l'International, M. Anderson, qui fit bâtir la station du village où se trouve l'église. Disons en passant que ce nom comme la plupart de ceux qui ont été donnés aux différents centres établis le long de l'International sera remplacé, un jour, par des noms français et ce qui serait mieux par des noms de saints comme dans la vieille province de Québec. La population de cette partie du pays étant exclusivement française et catholique, il est bien convenable, par conséquent, que nous ayons le droit de donner des noms de notre choix à des établissements qui ont été défrichés par des Français et établis par eux. A nous donc de faire valoir la légitimité de ce droit auprès des autorités du Département des postes de notre pays.

Le premier habitant de Anderson fut un nommé Simon Galland, un acadien venu de l'Ile-du-Prince-Edouard. Il travaillait à la construction du che-

Premier camp où la messe fut célébrée à Anderson.
28 oct. 1910.

min de fer, et s'enfonçait dans la forêt à mesure que les travaux avançaient. Il vécut de cette vie, un peu nomade, avec sa famille, pendant six ans. Enfin, il s'arrêta et se fixa près d'un petit ruisseau dont les abords produisaient en abondance un foin mou de prairie; c'était tout juste ce qu'il fallait pour sa pauvre vache qui n'avait ni goûté ni même vu l'herbe tendre depuis des années. A cet endroit que choisit Simon Galand pour sa demeure défini-

tive se trouve aujourd'hui le village et l'église de Anderson. Curieuse coïncidence, la Providence voulut que la première messe célébrée dans ces parages fût le jour même de son saint patron : la fête

Première chapelle du T. S. Sacrement à Anderson.
23 déc. 1911.

de St-Simon et St-Jude, le 28 octobre 1910. Cette coïncidence aurait porté le missionnaire à donner le nom de St-Simon à la nouvelle paroisse, si le souvenir de la première messe célébrée en plein air,

non loin de cet endroit, ne l'eut décidé à lui donner le nom du St-Sacrement. Dans le même automne, quelques autres familles étaient venues se joindre à la famille de Simon Galand; c'étaient les familles de Daniel Ouellet, Elisée Labri, Pierre Le-Blanc et Léon Beaulieu. La maison d'Elisée Labri, au rang 10, et celle de Léon Beaulieu à Five Finger, pendant tout l'hiver 1910 et 1911, servirent de chapelles pour la célébration des saints mystères. Durant l'été la messe fut célébrée dans la maison de François Lévesque, à l'endroit qui paraissait devoir être le centre de la nouvelle paroisse. A l'automne de 1911, on éleva la première chapelle dans cette partie de la forêt vierge de Ristigouche; elle fut bénite et livrée au culte le 23 décembre. Bâtie de bois rond, elle mesurait 35 par 25; on fit une allonge qui servit de sanctuaire; elle mesurait 20 sur 20. Quoique bien rustique et bien humble, l'église était l'orgueil, la joie et l'espérance de ces braves colons. Que de belles heures de prières nous y avons passées! Vu le nombre toujours croissant des habitants, qui arrivaient de tous côtés, et bien que deux messes y fussent célébrées chaque dimanche, elle devint trop petite pour contenir la foule. Il fallait à tout prix rebâtir.

On vit alors s'élever, comme par enchantement, la sacristie qui sert d'église actuelle; elle mesure

71 par 35, avec un soubassement; cette nouvelle chapelle fut bénite et livrée au culte le 21 novembre 1913. A peu près vers cette époque le presbytère fut construit. A l'heure présente on pousse activement les travaux d'une vaste et belle église dont le coût va s'élever à près de 35,000 piastres.

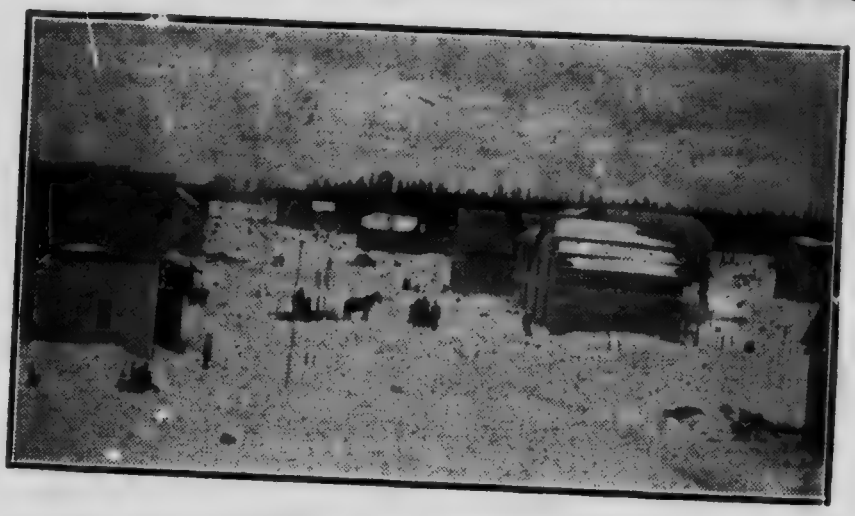
Avenir de Anderson au point de vue agricole

La paroisse est formée de cinq rangs doubles, réunis par des routes transversales dont plusieurs sont déjà très avancées. L'église occupe le rang

Premier défriché. — Village de Anderson.
juin 1912.

du centre. La population de Anderson doit dépasser 2,000 âmes à l'heure présente. Cette population est composée de vrais colons. Ils y furent attirés, non par l'industrie des moulins, mais uniquement par le désir de défricher et de cultiver la terre. Ces premiers colons furent des hommes d'énergie et de courage, et dignes, en tout, de leurs

pères et de leurs aïeux, les pionniers et les défricheurs d'autrefois. La perspective n'était pas très encourageante pour eux au début. En effet, venir se fixer en pleine forêt, y passer toute une année, sans faire autre chose que de dépenser les petites économies, n'était pas attrayant; s'attendre à tout



Village de Anderson,
Déc. 1913.

moment à être traduits devant les tribunaux ou jetés en prison, comme je l'ai déjà fait remarquer ailleurs, n'était pas plus souriant. Malgré tout, ils travaillent sans relâche et font reculer la forêt de plus en plus. Les premiers défrichements commencèrent au printemps 1911 et dans l'automne de la même année, 127 lots étaient concédés et la plupart occupés. On pouvait y compter plus de 500 âcres de défrichés dont la moitié en culture. Voici le résultat des récoltes des deux premiers colons, dans le même automne: Elisée Labri, avec 18 boisseaux d'avoine de semence a récolté 305 boisseaux;

sur trois quarts de germes de patates, il a récolté 84 quarts; d'un seul boisseau d'orge, il en a eu 25; comptez ensuite 80 quarts de navets, les choux, les carottes. Daniel Ouellet a récolté, pour sa part, 122 boisseaux d'orge, 89 quarts de patates, 150 quarts de navets. Que penser de ces colons pour une première année de défrichement ? C'était

Village de Anderson,
juin 1916.

la première réponse à leurs détracteurs de Frédéricton. Mais, ces colons en ont fait bien d'autres.

Depuis cinq ans je ne pourrais dire toute l'amélioration qui s'est faite. Anderson est aujourd'hui une paroisse agricole; il y a de ses habitants qui ont déjà la moitié de leur lot en culture, soit 50 âcres; ils sont assez nombreux ceux qui, à l'au-

tomne de 1915, ont récolté mille boisseaux de grains et vingt à trente tonnes de foin. Le sol de cette région est très plat, au point que dans certains rangs, à l'heure présente, on peut voir les petites maisonnettes blanches alignées, les unes près des autres, de chaque côté du chemin, sur des milles de distance. Le terrain très propre à la culture se compose de terre jaune, mélangée de terre noire. On n'y rencontre pas de roches ; enfin, tout indique un sol extrêmement riche et fertile. Anderson, sans aucun doute, est appelée à devenir une des meilleures paroisses agricoles du comté, et les temps ne sont pas éloignés où ses habitants pourront vendre leurs nombreux produits à Campbellton ou ailleurs.

Tout est organisé: église, presbytère et écoles sous la direction spirituelle de M. l'abbé Eudore Martin qui en fut nommé curé résidant en septembre 1914. Il y a, en plus, un médecin résidant, des commerçants de tous genres, des bouchers, des boulangers, etc. Tout ce monde forme autour de l'église un village assez considérable qui prend déjà l'aspect d'une petite ville.

Les terrains de la "New Brunswick Land Co."

La paroisse de Anderson est limitée, au sud-ouest, par la ligne du comté de Victoria où s'étendent à perte de vue les immenses terrains de la New-Brunswick Land Co. C'est un autre pays à coloniser ! Voici, sur cet immense territoire des renseignements fournis par le Rév. J. A. Babineau au *Madawaska*, le 4 mars 1914. Lorsqu'il fut question de la construction d'une voie ferrée entre St-Stephen et Edmunston, le Gouvernement d'alors céda

à la compagnie, dite *New-Brunswick Land,* 900,000 arpents de terre dans le comté de Victoria, et 345,000 dans le comté de Madawaska, comme moyen de créer des fonds pour la dite construction. La susdite compagnie tailla ses terrains dans les riches terres à bois du pays, en suivant la rivière St-Jean, à une distance de 7 à 10 milles de la rivière. Les concessions de Drummond, St-André, St-Léonard, Ste-Anne et de St-Basile touchent à ces terrains; et, défense d'aller plus loin." Ce qui a paralysé la colonisation dans le comté de Madawaska se renouvellera dans le comté de Ristigouche... Déjà, une de ses paroisses, Anderson, est limitée par les terrains de cette compagnie et, à nous aussi, il a été dit: défense d'aller plus loin. Pour remédier à cet état de choses des plus lamentables pour l'avancement de notre pays, voici ce que le même Rév. M. Babineau, de regrettée mémoire, ajoute: "Le Gouvernement de Frédéricton a ouvert un crédit de $100,000 pour la colonisation et veut envoyer en Angleterre des agents de recrutement. Le Gouvernement ne pourrait-il pas dépenser ces argents plus judicieusement en rachetant ces terrains de la *New-Brunswick Land Co.,* pour les ouvrir à la colonisation ? Les nôtres n'attendent que cela pour en faire la conquête. On pourra peut-être dire que la compagnie ne veut pas vendre. Alors nous avons là un obstacle sérieux à la

colonisation. Voilà une œuvre à faire pour le comité exécutif de colonisation; faire des démarches auprès de qui de droit pour le rachat de ces terrains par le Gouvernement, et dans peu, nous y verrons nos jeunes gens transformer ces terrains en campagnes fertiles, belles et prospères." Ce vœu ne sera-t-il jamais réalisé ? Il appartient aux nôtres qui sont à la Législature de Frédéricton de nous le dire.

Une nouvelle paroisse en perspective.

A mi-chemin entre Anderson et Kedgéwick, en suivant la voie ferrée, un groupe de colons viennent de s'établir. Il peut y avoir environ cinquante familles. La division de cette paroisse au point de vue religieux est déjà chose accomplie. Le site de la nouvelle église est marqué par une croix qui a été bénite par le Rév. M. J.-B. Thibeault, curé de Kedgéwick et desservant de la nouvelle mission. La cérémonie eut lieu en novembre 1915. Le site choisi pour cette nouvelle paroisse peut comprendre environ deux cents lots, ce qui est suffisant par conséquent pour créer une bonne et forte paroisse. Quelques moulins à planches se sont déjà transportés dans ces parages; et l'on parle d'en bâtir un qui avoisinera le terrain choisi pour le site de l'église. Personne ne doute du succès qui accom-

pagnera la fondation de cette nouvelle paroisse. Aussitôt les lignes tirées les colons vont la peupler comme par enchantement. Vu le nombre déjà assez considérable de ses habitants, vu surtout la rapidité avec laquelle d'autres viendront dans la suite, bientôt un prêtre y aura sa résidence. Avis donc aux intéressés de s'empresser de venir prendre le lopin de terre de leur choix.

St-Laurent (White-Brook) sur l'International.

St-Laurent n'est éloigné de Kedgéwick, vers l'est, que de six milles. Présentement il peut y avoir une dizaine de familles, avec magasin, bureau de poste etc. Cette mission est également desservie par le Rév. M. J.-B. Thibeault, curé de Kedgéwick. A part quelques lots un peu marécageux, qui avoisinent la ligne du chemin de fer, et qui, pour cette raison, feraient croire à un terrain impropre à la culture, tout est parfaitement cultivable. J'ai eu l'occasion de visiter ces terrains, jusqu'à douze milles en m'éloignant de la voie ferrée, et je puis affirmer qu'il y a là un sol riche, et des terres propres à la culture et très fertiles.

Depuis deux ans, l'on demande que ce vaste terrain soit ouvert à la colonisation, pourquoi ne l'est-il pas encore ? Pour ce dernier comme pour d'au-

tres où nous pourrions fonder des paroisses, on se demande pourquoi le Département des terres ne le concède pas. Les compagnies y ont enlevé la plus grande partie de bois marchand, puisque l'on y coupe, depuis au moins dix ans, toute espèce de bois. Il n'y a plus de raison, il nous semble, pour que le Département refuse, aujourd'hui, la prise de possession de ces terrains par les colons. Pourquoi ? Demandons-le à nos gouvernants et à nos députés; exigeons d'eux une réponse, et que cette question de colonisation soit réglée, une fois pour toute. L'affaire est trop sérieuse et trop importante pour l'avenir de notre pays et des nôtres, pour qu'elle ne nous préoccupe et ne mérite point toute notre attention.

Napier, sur l'International. (Shive-Shed).

Plus rapproché de Campbellton, à 23 milles environ, le voyageur qui se donnera la peine de regarder de chaque côté de lui, lorsque le conducteur du train criera *Napier,* autrefois *Shive-Shed,* verra à droite une montagne, à gauche un ruisseau tortueux, le Grog-Brook, qui va se jeter, quelques milles plus bas, dans la rivière *Upsalquitch.* Napier ne lui dira rien de bon, vu à distance. Alors, s'enfoncera-t-il le nez dans son journal, s'il en a un,

ou suivra-t-il d'un œil indifférent les zigzags de fumée de sa bien-aimée pipe ? Il pensera, s'il ne le dit pas quelquefois à son voisin : quel pays sauvage! C'est ici qu'il se tromperait grandement. S'il veut s'en convaincre, qu'il laisse, pour un instant, journal ou pipe, et qu'il descende du train. Il n'aura pas marché dix minutes, qu'il sera tout enchanté de ce nouveau pays qu'il croira avoir découvert. En effet, cette contrée, vue de la fenêtre du wagon, paraît insignifiante, mais vue de près et visitée en tout sens, devient la plus belle du monde pour la colonisation et la culture de la terre.

En prenant le chemin qui conduit aux chantiers de la rivière Nord-Ouest, distance de 20 milles de Napier, vous touchez un terrain d'abord un peu rocheux, mais il ne tient guère; puis, on ne peut dire qu'il le soit assez pour en paralyser le défrichement. Il ne faut pas avancer très profondément dans la forêt pour y rencontrer un bon terrain, mélangé de bois mou et de bois franc. Plus loin, vous vous trouvez, sur une étendue de plusieurs milles, au milieu d'une forêt d'érable; il y a là ce qu'il faut pour construire cent cabanes et fabriquer du sucre pour tout le Nouveau-Brunswick. Mais ce qui est encore mieux, c'est la richesse de son sol. C'est aussi l'endroit propice pour une paroisse. Les terrains sont aux marchands de bois, sans doute, mais je pense qu'il y aurait place pour

le colon quand même. Avec une bonne dose d'énergie et de bonne volonté, cet obstacle disparaîtra ici comme ailleurs. Que dix ou quinze familles viennent, un bon matin, se planter à cet endroit et le Département des terres ne pourra faire autrement que de réprimander d'abord et de menacer ensuite... puis, finira par les encourager et les aider, ou du moins, ne plus les tracasser et les laisser se débattre dans l'œuvre commencée.

Napier offre l'avantage d'être situé à 23 milles de Campbellton, et d'être pourvu d'un chemin de fer et d'un bon chemin de voiture. A trois milles plus bas, se trouve la station de Upsalquitch; les abords de cette rivière sont habités exclusivement par des Anglais et des protestants. Ils pourraient facilement, si l'idée leur en venait, agrandir leur territoire du côté de Napier, et s'emparer ainsi de toute cette immense étendue de terrains si avantageux pour la colonisation. Si un petit noyau de bonnes familles catholiques se forme à Napier, le progrès de ces derniers sera sûrement entravé. D'ailleurs, la colonisation aura tout à y gagner; l'expérience de tous les temps, et de tous les lieux, est là pour nous dire que toutes ces braves gens, malgré leurs qualités, n'ont pas, et n'auront peut-être jamais la vocation de défricheurs et de colonisateurs.

Pourquoi ne pas aider le colon ?

En voyant tous ces nombreux terrains colonisables, qui osera douter que l'avenir de cette partie nord de la Province dépend, en tout, de l'œuvre par excellence de la culture de la terre ? C'est donc vers le colon, vers l'agriculteur, qu'il faut tourner les yeux, à l'heure présente, pour résoudre le grand problème de la conservation et de l'expansion de notre race en ce pays. Tout le monde admettra cette vérité. " Mais que faisons-nous pour promouvoir la colonisation et l'agriculture, comme nous le faisait si judicieusement remarquer un collaborateur de l'Evangéline en décembre dernier ? Si le colon est un conquérant qui mérite qu'on le salue, ce soldat pacifique doit mériter aussi qu'on le seconde. La plus souvent, ce conquérant est pauvre, chargé d'une grosse famille et manquant d'instruction, et que fait pour lui la classe dite dirigeante ? Ce pionnier qui continue la noble tradition de Louis Hébert (premier colon de la Nouvelle-France) a pour sa part des vexations à supporter; qui le défend ? des privations à endurer, qui pense à amoindrir sa peine et à l'aider ? C'est beau de dire la grandeur et l'héroïsme des colons, de louer leur énergie, leur endurance, et d'aimer leur œuvre. Ne serait-ce pas juste d'améliorer leur

situation et de faciliter leur tâche ? Et puisque le temps semble être venu où l'on comprend enfin que nous devons surtout nous attacher au sol et y prendre racine, quels sont ceux qui se mettront à la tête du mouvement et en prendront la direction? De l'avis unanime, la colonisation de notre pays est la première et la plus importante de nos œuvres sociales, celle qui peut le mieux conserver et faire prospérer la race canadienne-française. C'est par la colonisation que tous les maux dont nous souffrons finiront par disparaître. Ne serait-il pas d'une élémentaire sagesse de la part de nos dirigeants de se réveiller de leur première apathie et de jeter la première base d'une organisation sociale ayant pour but d'éclairer le colon sur ses devoirs et défendre ses droits. Autant, sinon plus, que pour notre langue, nous avons des droits inaliénables au sol de la Patrie."

Il y a dans ces paroles de haute portée, une grande justesse de vue et de patriotiques enseignements. Ne cherchons pas ailleurs que dans la prise de possession du sol, l'agrandissement et la prospérité de notre race au Nouveau-Brunswick comme partout ailleurs. Quant à la colonisation de notre comté de Ristigouche, il y a là toute une œuvre nationale et religieuse à accomplir. Cette œuvre ne pourrait amener que les plus consolants résultats pour toute notre Province. Qu'ils viennent

donc, nombreux et choisis, ces fiers et courageux colons envahir nos bois et nos forêts, en reculer les limites sous la cognée vigoureuse et faire surgir ensuite de nombreuses paroisses catholiques qui seront l'espoir de l'Eglise et l'orgueil de la Patrie.

Appel aux colons de la Province de Québec

Que de familles, chaque année peut-être, quittent la belle Province de Québec pour aller chercher un coin à cultiver à l'étranger ! Je ne veux pas dire qu'elles ont raison, certes; mais puisqu'elles cherchent à s'établir ailleurs, pourquoi ne pas venir ici de préférence à l'Quest, à l'Ontario et surtout aux Etats-Unis ? Etant au Nouveau-Brunswick, elles se trouveraient si peu éloignées de Québec qu'elles pourraient encore en ressentir l'influence, dans une certaine mesure. Elles viendraient, en outre, renforcer les rangs déjà assez compacts d'une population sœur qui a, comme elles, les mêmes aspirations nationales et religieuses. En 1913, *Agricolae Amicus* dans l'Evangéline, au sujet de la colonisation dans notre comté de Ristigouche disait : " Il est de la plus haute importance pour l'élément français de s'emparer de ces nombreux domaines. Le branle est déjà donné, ne nous arrêtons pas, toutefois, en si belle route.

C'est un point stratégique, si je puis dire, à ne s'y point méprendre, reliant les deux grands centres français des rives de la Baie des Chaleurs et

du Madawaska ; avec l'International, traversant cette fertile contrée dans toute sa longueur les communications sont faciles. Dans cette noble tâche, Québec, la vieille province, nous a déjà aidés. Elle peut et doit nous aider encore. Les sacrifices que cela lui imposera, sa situation les lui permet. Et d'ailleurs, elle en sera amplement récompensée par la noblesse de l'œuvre accomplie et par la satisfaction qu'elle en éprouvera. Allons, grande sœur aimée, manifeste une fois de plus ta générosité pour tes frères d'Acadie et envoie-nous le trop plein de tes campagnes, tes vaillants et intrépides défricheurs! Nos compatriotes d'au delà des lignes doivent aussi prendre part à cette belle œuvre.

Souhaitons pour le bien du pays en général, et des nôtres en particulier, qu'il se fasse un courant d'émigration de tous ces chers éloignés vers nos régions si fertiles du nord de cette Province du Nouveau-Brunswick."

L'Action Sociale de Québec, la même année, en parlant également de cette immense région de Ristigouche à coloniser, écrivait: "Nous ne saurions trop encourager les jeunes gens de nos vieilles paroisses à se diriger vers ces terres fertiles, où ils trouveront de quoi les satisfaire, au lieu de s'en aller aux Etats-Unis ou vers l'Ouest. Groupés sur les frontières de la Province-Mère, ils en ressentiront l'influence, ils seront plus forts et la cause nationale aura tout à y gagner.

Anno Tricesimo Primo Victoriæ Reginæ

CHAP. VII

Acte pour faciliter la colonisation des Terres de la Couronne

Passé le 16 mars 1868.

Le Lieutenant-Gouverneur, le Conseil Législatif et l'Assemblée Législative décrètent ce qui suit :

1. Le Gouverneur-en-Conseil peut faire choisir sur les terres vacantes de la Couronne, dans les différentes parties de la Province, des étendues propres à la colonisation et y faire faire des chemins, et peut faire arpenter les dits terrains en lopins de cent acres chacune des deux côtés du chemin.

2. Tous les lopins ainsi arpentés, et tout autre lopin de Terre de la Couronne qui aura été arpenté et est propre au défrichement, seront réservés aux colons de fait, et ne seront point vendus aux spéculateurs ou pour les fins du commerce de bois.

3. Cent acres de terre ainsi arpentés seront concédés aux immigrants ou autres personnes mâles de dix-huit ans et plus, qui ne possèdent nul autre terrain dans la Province, aux termes et conditions suivants, savoir :

Sur paiement d'avance de vingt dollars en espèces, pour venir en aide à la construction de chemins et ponts dans le voisinage de son lopin, ou sur l'exécution de travaux sur les dits chemins et ponts au montant de dix dollars par année pendant trois ans, sous la direction du Gouverneur-en-Conseil ou d'un officier chargé de surveiller les dits travaux.

Il doit commencer à travailler sur son lopin immédiatement après avoir obtenu la permission de l'occuper, et doit, dans les deux ans qui suivront, prouver au Gouverneur-en-Conseil qu'il y a bâti une maison de pas moins de seize sur vingt pieds et qu'il l'habite, et qu'il a fait au moins deux arpents de terre neuve.

Il continuera d'habiter le dit lopin pendant trois ans consécutifs, à l'expiration desquels, s'il a fait et cultivé au moins dix arpents de terre neuve sur le dit lopin, et exécuté des travaux tels que ci-dessus prescrit, ou payé vingt dollars d'avance, l'acte de cession des cent acres lui sera livré ; pourvu toujours que si les moyens de telle personne étaient limités, elle pourra de temps en temps, pour une période raisonnable, s'absenter du dit lopin de terre pour se procurer les moyens de vivre et faire vivre sa famille, sans perdre ses droits d'habitation constante.

4. Telle personne peut, après s'être bâti une maison comme susdit, et y avoir défriché et cultivé deux acres de terre, et payé vingt dollars d'avance, ou exécuté des travaux sur les chemins et ponts pour la somme de dix dollars ou plus, couper et charroyer du bois du dit lopin de terre; mais elle ne pourra ni vendre ni autrement disposer du gros bois tant qu'elle n'aura pas obtenu le titre du dit lopin.

5. Tout colon de fait qui est endetté envers la Couronne pour le lopin qu'il occupe, pourvu que tel lopin ne contienne pas plus de cent acres, et s'il ne possède pas d'autre terre, et s'il a habité tel lopin pendant les trois années précédentes, et y en a défriché et cultivé dix acres, et a payé vingt dollars en espèces, ou excuté pour trente dollars de travaux sur les chemins tel que ci-haut énoncé, aura droit de recevoir le titre du dit lopin.

6. Le chap. 9, Titre iii, des Statuts Refondus, "De la vente des terres de la Couronne en certains cas," est par la présente révoqué.

7. Le Gouverneur-en-Conseil est par la présente autorisé à faire tous les Règlements qui pourront être nécessaires pour exécuter les dispositions du présent Acte.

8. La personne à laquelle le terrain est assigné peut intenter une action pour tout délit commis sur le terrain ainsi assigné pendant qu'elle en a droit de possession en vertu des dispositions du présent Acte ; mais rien en cet Acte ne prévaudra contre le droit de la Couronne de saisir tout bois coupé en contravention aux dispositions de cet Acte ou de tout règlement édicté en vertu du dit Acte, ou coupé par toute autre personne que celle à laquelle le dit lopin a été assigné

RÈGLEMENTS

Pour la mise à exécution des dispositions de l'Acte qui précède.

1. Toute demande de terre de la Couronne doit être faite par et au nom du demandant véritable ou par son procureur duement autorisé, et le titre du lopin ne sera émis qu'à lui seul, à moins qu'avec l'approbation du Lieutenant-Gouverneur-en-Conseil, son droit n'ait été transféré.

2. Comme à la page précédente : (formule de demande).

3. Si la demande est acceptée, l'approbation en sera publiée dans la "Gazette Royale" et dans les trois mois qui suivront, (mais si c'est entre le 1er octobre et le 1er avril, alors on ne comptera que de la dernière date) il défrichera et fera de la terre neuve sur son lopin pour la valeur de pas moins de vingt (20) dollars ; et dans les trois autres mois suivants pour la valeur totale en tout de pas moins de quarante (40) dollars.

4. Nul commissaire de l'Acte des Travaux n'assignera d'ouvrage, en paiement de terrain, tant qu'il ne saura pas que le demandant a défriché de la terre pour la valeur d'au moins quarante (40) dollars, tel qu'exigé par le Règlement 3, et rapport devra en être fait avant le 31 octobre de la même année que l'ouvrage est exécuté, autrement il n'en sera pas tenu compte.

5. Dans les deux ans qui suivront la publication de son approbation, il devra transmettre au Commissaire des Terres de la Couronne un certificat attesté par lui et assermenté par-devant magistrat, et attesté par deux de ses voisins, qu'il a construit sur son lopin une maison habitable de pas moins de seize sur vingt pieds ; qu'il habite alors, et qu'il a défriché et cultivé, l'année précédente, au moins quatre acres du dit lopin.

6. L'absence mentionnée dans l'Acte ci-dessus n'excédera pas cinq mois en aucune année, savoir : Dans l'été, pendant les mois de juillet et août, et dans l'hiver, pendant les mois de janvier, février et mars.

7. Avant qu'il ne lui soit permis de couper du bois (excepté le bois coupé pour préparer le terrain à la culture) il devra transmettre au Commissaire des Terres de la Couronne un certificat, tel que prescrit à l'article 5, et aussi un certificat du Commissaire qu'il a exécuté, la somme nécessaire de travaux.

8. Toutes personnes ayant acheté des terres de la Couronne n'excédant pas cent acres, en vertu des Règlements antérieurs, et ayant payé la somme de vingt dollars, ou ayant exécuté des travaux pour la valeur de $30 sur les chemins, et qui y résident alors virtuellement et améliorent le lopin ainsi acheté, et qui les ont ainsi habités et améliorés pendant trois années antérieures consécutives, auront droit au titre du terrain en produisant un certificat à cet effet d'un Commissaire de l'Acte des Travaux — tel certificat devra être assermenté par le colon pardevant un magistrat du voisinage.

9. Nulle personne ne sera autorisée en vertu de l'Acte précité à intenter une action pour empiètement sur son lopin de terre à moins qu'elle n'ait préalablement présenté au Commissaire des Terres de la Couronne un certificat assermenté qu'elle a rempli toutes les conditions requises par l'Acte de l'Assemblée et par les présents Règlements, indispensables pour lui donner le droit de possession du lopin de terre qui lui a été assigné.

10. Le Commissaire des Terres de la Couronne préparera les formules nécessaires de requêtes, certificats, etc., pour mettre à exécution les dispositions de l'Acte précité, et en fournira aux magistrats, Commissaires et toutes autres personnes qui pourraient en demander, afin d'assurer l'uniformité des documents officiels se rapportant aux Actes précités.

11. Nulle demande ne sera approuvée si elle n'est envoyée par un Commissaire ou un Juge de Paix.

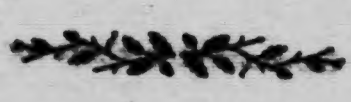
(*Approuvés en Conseil le 12 avril 1875*).

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Dédicace..	11
Chapitre I. — Honneur à Louis Hébert, le premier colon de la Nouvelle-France..	13
Chapitre II. — Colonisons. — Le besoin de l'heure. ..	17
Chapitre III. — L'Agriculture. Sa dignité, ses mérites.. ..	19
Chapitre IV. — L'Agriculture devant l'histoire.	23
Chapitre V. — L'Agriculture au point de vue économique..	29
Chapitre VI. — L'Agriculture au point de vue moral.. ..	33
Chapitre VII. — L'Agriculture et la santé..	39
Chapitre VIII. — L'Agriculture et la liberté..	45
Chapitre IX. — Traditions ancestrales..	49
Chapitre X. — L'abandon de la terre..	55
Chapitre XI. — Il faut aimer la terre..	59
Chapitre XII. — Il faut étudier la terre et apprendre à la cultiver..	63
Chapitre XIII. — Les exigences du temps et la classe agricole..	71
Chapitre XIV. — L'économie et la classe agricole..	77
Chapitre XV. — Le bois, voilà l'ennemi de l'agriculteur...	83
Chapitre XVI. — La classe des moitié-bûcherons et moitié-agriculteurs..	89
Chapitre XVII. — Les jeunes gens et la vie des chantiers.	95
Vers la colonisation dans Ristigouche..	101
Endroits de colonisation dans Ristigouche..	112
Rivière-Jacquet et Rivière-Louison. (Nash'-Creek)..	112
Charlo..	114

Pages
Saint-Benoit de Balmoral.. 119
Cool-Brook (Tobique).. 127
Régions du chemin de fer de l'International.. 130
Notre-Dame des Prodiges de Richard. (Aujourd'hui Kedgéwick).. 135
Anderson.. 145
Paroisse du Très Saint-Sacrement.. 145
Les terrains de la "New-Brunswick Land Co."... 152
Une nouvelle paroisse en perspective.. 154
St-Laurent (White-Brook) sur l'International.. 155
Napier, sur l'International (Shive-Shed).. 156
Pourquoi ne pas aider le colon ?.. 159
Appel aux colons de la Province de Québec.. 161
Règlements concernant la colonisation des terres de la Couronne.. 163



Pages
. 119
. 127
. 130
.
135
145
145
152
154
155
156
159
161
163

242

484010